

JUIN 1893



Ayuntamiento de Madrid



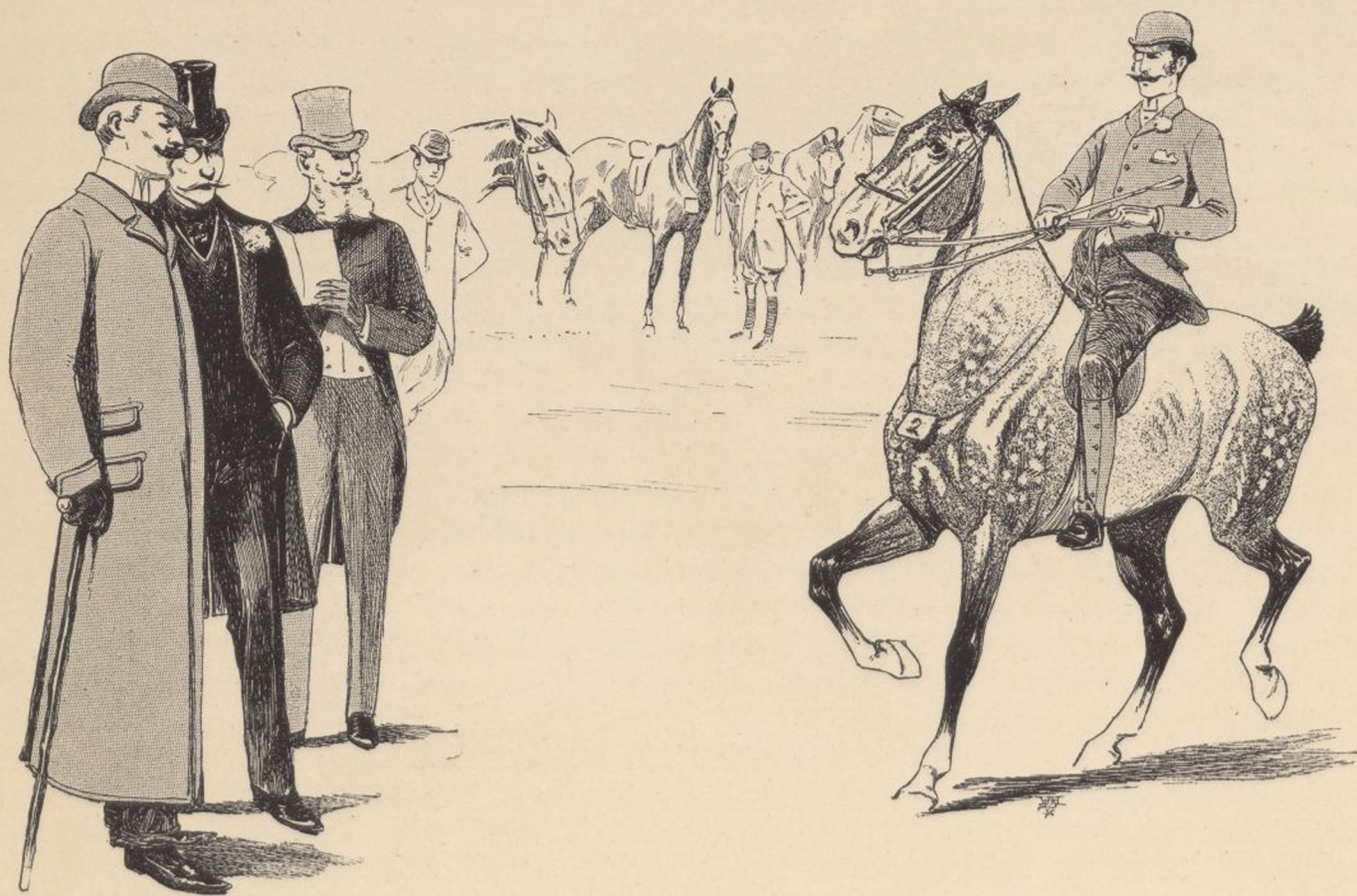
# A nos lectrices



**CONSEILS POUR LA BEAUTÉ DU TEINT.** — L'art d'être belle consiste, non pas à se donner une apparence factice, mais à mettre en relief sa beauté naturelle. D'abord il faut rendre au teint tout son éclat au moyen de la Rosée Orkilia, recouverte d'un soupçon de Poudre de riz Orkidée. Les rides, s'il y en a, disparaîtront comme par enchantement et l'on recouvrera « naturellement et sans artifices » son visage de jeune fille. Bien entendu, nous ne parlons que pour celles qui vieillissent. Les autres n'ont pas à recouvrer, mais, ce qui est bien plus facile, à conserver. Ce n'est pas un maquillage, c'est un soin d'hygiène et de coquetterie.

Nous conseillons donc de faire exclusivement usage de la Rosée Orkilia et de la Poudre de riz Orkidée sont représentées ci-dessus et que nos lectrices pourront se procurer dans toutes les grandes parfumeries France et de l'étranger, ainsi que chez l'inventeur

**LENTHÉRIC, 245, Rue Saint-Honoré.**



**HABITS ROUGES**

**CULOTTES DE PEAU**  
et de Chasse

**KNICKERBOCKERS**

**COSTUMES DE CHEVAL**

*Costumes de Ville*

**COSTUMES DE CÉRÉMONIE**

**BRUCE & SCOT**

SCOTCH-TAILORS

12, Boulevard des Italiens, 12

PARIS

**POUDRE de RIZ SPECIALE**  
Préparée au Bismuth.  
Hygiénique, Adhérente,  
Invisible.

**VELOUTINE FAY**  
CH. FAY  
INVENTEUR  
PARIS — 9, rue de la Paix — PARIS  
Exiger la Marque : CH. FAY



**La PATE EPILATOIRE DUSSE**

Détruit les POILS DISGRACIEUX sur le visage des dames, sans aucun inconvénient pour la peau, même la plus délicate. 50-ANS de SUCCÈS, de Hautes Récompenses aux Expositions, les Brevets de Fournisseur de Familles régnantes et des Milliers d'Attestations garantissent l'efficacité et l'innocuité absolue de cette préparation. 1/2 boîte : 10 fr., spéciale pour une légère moustache. F. m. — Le PILON fait disparaître toute trace de poils follets sur les bras auxquels il communique une blancheur éblouissante. (Franco, contre mandat-poste de 20 fr. 85.)  
DUSSE, Inventeur, 4, Rue Jean-Jacques-Rousseau, Paris, ET PRINCIPAUX COIFFEURS

PAPETERIES DU MARAIS



Onzième Année.

Deuxième série. — N° 39.

# FIGARO ILLUSTRÉ

Juin 1893



ZORAÏDA, PAR BENJAMIN-CONSTANT, membre de l'Institut.

Ayuntamiento de Madrid



## SOMMAIRE

### FAC-SIMILE DE TABLEAUX HORS TEXTE

*Mélancolie*, par GUSTAVE JACQUET.

*Trop d'Ouvrage!* par JOSEPH BAIL.

*Zoraida*, par BENJAMIN-CONSTANT (de l'Institut).

*La Vie artistique* (Paul Helleu, les deux Salons, Études d'art, etc., etc.), par ARMAND DAYOT.

*Jacqueline*, par T. G.; illustration d'ALBERT LYNCH.

*Les Livres*, par R. M.

*A l'Exposition de Chicago*, fac-simile du ticket d'entrée.

*Deux Larmes*, par OSSIT; illustrations en couleurs de S. REICHAN.

*Le Vœu*, par HENRI ALLAIS; illustrations en couleurs de JEANNIOT.

*Charlet*, par JEAN MÉRIEM; illustrations de CHARLET.

*Cataline*, par JEAN RAMEAU; illustrations en couleurs de LAURENT-DESROUSSEAUX.

*Le Journal d'un Rastaquouère*, par GASTON JOLLIVET; illustrations en couleurs de BAC.

COUVERTURE : *Le Repos du Lawn-Tennis*, par Madame MADELEINE LEMAIRE.

## La Vie artistique

*Portraits d'artistes : Paul Helleu. — Les deux Salons. — Fatale destinée. — L'exposition des œuvres de Charlet. — L'exposition des portraits des écrivains français du siècle. — « Études d'art », par les frères de Goncourt.*

Paul Helleu apprit l'art de peindre dans l'atelier de Gérôme, puis, chez le regretté Deck, il s'adonna avec passion et avec un succès complet, à la décoration céramique. Les vases, les plats... décorés par Helleu, sont aujourd'hui précieusement collectionnés par des amateurs très malins, qui les gardent d'ailleurs avec un soin jaloux. Mais à ce sensitif, à ce nerveux, toujours en mouvement, toujours en quête d'impressions d'art nouvelles et très raffinées, il fallait un procédé d'expression plus rapide que le méticuleux *posage au pinceau*. La peinture à l'huile, l'art du pastel, dans lequel il excelle cependant, ne pouvaient encore fournir à sa curiosité toujours en éveil des formules assez vives pour lui permettre de fixer toutes les fugitives et gracieuses visions dont son œil est sans cesse rempli, visions d'ailleurs très réelles et nullement apparues dans la mélancolie du rêve. Car, malgré sa très vive admiration pour l'esthétique de Ruskin et pour l'art des Rosetti et des Burnes Jones, Helleu est un affreux réaliste, tout comme monsieur Courbet. Il est vrai que son idéal terrestre diffère sensiblement de celui du peintre d'Ornans, et son mode d'exécution aussi... Helleu est à Courbet ce qu'est Watteau à Annibal Carrache ou bien à tout autre sombre masticqueur de l'abominable école bolonaise, dont les toiles sans nombre font une draperie funèbre à notre Musée du Louvre.

Son motif vivant, son éternel sujet inspirateur, dont la grâce fugitive et troublante paraît s'être à tout jamais emparé de son âme d'artiste, est la femme élégante, la femme de race fine, qui passe dans la vie légèrement dédaigneuse et très svelte avec des cheveux dorés, une nuque blonde et souple et une toilette aux tons discrets et uniformes. Il la suit pas à pas, armé d'une plaque de cuivre et d'une pointe de diamant, et, directement, avec une étonnante sûreté de dessin, avec une précision aiguë et forte, il enveloppe dans un seul trait l'expression du visage, les gestes, les mouvements, les attitudes... de son fugitif modèle, auquel il demande rarement la pose officielle, derrière laquelle disparaît presque toujours le caractère du personnage.

Dans la génération actuelle, je ne connais pas de *peintre de la femme* qui puisse être comparé à Helleu; et, plus tard, dans le lointain avenir, c'est en feuilletant la collection de ses admirables pointes-sèches qu'on pourra se faire une idée juste du charme tout spécial de la femme élégante de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. On peut dire dès aujourd'hui de la grâce de son talent, ce que les frères de Goncourt ont dit de celle de Watteau, dont il descend en ligne directe : « Elle est cette chose subtile qui semble le sourire de la ligne, l'âme de la forme, la physiologie spirituelle de la manière... Toutes les séductions de la femme au repos : la langueur, la paresse, l'abandon, les adossements, les allongements, les nonchalances, la cadence des poses, le joli air des profils penchés, les retraites fuyantes des poitrines, le jeu des longs doigts sur le manche des éventails... »

Parfois, comme pour se punir volontairement de s'être trop longtemps grisé du parfum profane de ses chers et charmants modèles, il va se réfugier, anachorète très intermittent, dans le froid silence des églises désertes et là, au milieu des odeurs de l'encens, loin des bruits du monde, très recueilli et très convaincu, il se plaît à oublier un instant « les allongements des poses et les retraites fuyantes des poitrines », pour peindre sur de vastes toiles les jeux capricieux du soleil à travers les rosaces incendiées. Et sous son pinceau souple et léger, les fleurs de pierre, les saintes fleurs, pieusement écloses sur les sombres murailles et le long des sveltes colonnes gothiques, semblent s'ouvrir dans un éblouissement de fraîches couleurs, venues du ciel.

Essayons un petit portrait de ce curieux artiste avant de finir. Nous avons pensé que nos lectrices nous sauraient gré de leur présenter l'habile et subtil interprète de leur grâce et de leurs charmes :

Paul Helleu qui, avec ses grands yeux bruns, sa barbe et ses cheveux noirs, légèrement frisés, son teint basané, sa taille élancée, sa vive allure, fait vaguement songer à un seigneur vénitien de la bonne

époque, égaré en plein Paris moderne, est né à Sarzeau, près de Vannes, en 1860. C'est un breton bretonnant. Il n'a d'ailleurs pour son pays natal qu'un très faible attachement. Et cela est fort mal.

Il ne croit ni aux poulpiquets ni aux korrigans, et la bergère à coiffe blanche qui dans la lande en fleurs mêle sa chanson plaintive à celle de l'alouette, en tricotant des bas pour son petit frère, le laisse absolument froid. Aux sombres alignements de Carnac, il préfère les pelouses animées et mondaines de l'île de Wight et l'avenue du Bois, le dimanche matin de onze heures et demie à midi, après la grande messe de Saint-Honoré-d'Eylau. Chacun son goût. Il s'habille avec une simplicité très savante, fume d'énormes quantités de cigarettes, exècre le chapeau haut de forme, et rêve de gagner beaucoup d'argent pour s'offrir tous les étés un beau yacht sur le pont duquel le couvert restera éternellement mis, un couvert exquis orné des fleurs les plus rares et des fruits les plus savoureux, de pêches surtout... et de jolies femmes.

J'ai beaucoup visité les deux Salons et mon âme est en peine. Ici c'est la navrante platitude. C'est l'usine de la médiocrité, affolée d'ambitions grotesques, d'appétits invraisemblables. C'est le temple de l'impersonnalité, d'où toute originalité est bannie, car il s'agit bien plus de mériter une récompense officielle, une misérable mention, une bourse de voyage, un prix quelconque..., que de donner avec une ardente conviction une formule personnelle à un rêve ou à une impression. C'est le manque d'invention et aussi le manque de courage.

Là-bas, de l'autre côté de l'eau, l'audace, il faut le reconnaître, est plus grande, et les individualités sont un peu plus nombreuses. Cela tient sans doute à ce que dans cette affaire de scission, comme dans tout schisme, les esprits les plus indépendants ont suivi le mouvement révolutionnaire (ce mot est bien gros). Cela tient aussi peut-être à la suppression des médailles, mentions... et encore à d'autres causes dont nous ne pouvons étudier à cette place les effets vraisemblables...

Et cependant l'impression qui reste d'une promenade à travers les galeries du Palais des Beaux-Arts est pénible, malgré le bon nombre de jolies études d'atelier qu'on y découvre. C'est que, à part quelques œuvres vraiment originales, tout le reste ne constitue qu'un assemblage de déplorables pastiches, presque tous d'une inquiétante habileté. Ici aussi absence absolue de conviction.

C'est à qui imitera le peintre de talent, ou pour mieux dire le peintre à la mode, et je vois des jeunes artistes, fort bien doués, très maîtres de leur métier, qui obéissant à une inconcevable aberration d'esprit s'épuisent en douloureux efforts pour étouffer leur personnalité naissante, espérant avoir plus de succès en se manifestant avec des qualités qui ne leur appartiennent pas. Il en est un, un des meilleurs parmi les jeunes, un de ceux dont on pouvait dire il y a encore deux ans : « Celui-là ira loin » qui expose cette année dix toiles dont l'une pourrait être signée de Wisthler, l'autre de Besnard, une troisième de Carrière, une quatrième de Puvis de Chavannes, une cinquième par Cazin (c'est effrayant ce que Cazin a fait de victimes), etc., etc... Je ne trouve dans son envoi qu'une toute petite toile, une petite merveille d'ailleurs, une marine, qui puisse vraiment lui être attribuée. Cherchez le nom de cet infortuné...

Le public, il faut le reconnaître, se désintéresse chaque année davantage de ces deux grandes exhibitions printanières des œuvres d'art annuellement exécutées et l'heure approche, où faute d'être suffisamment visitées par le bon bourgeois payant, les deux Sociétés se verront dans la douloureuse nécessité de jeter aux quatre vents du ciel leurs statuts si laborieusement élaborés, laissant à la charge de l'Etat, qui d'ailleurs se dispenserait très volontiers de cette corvée, le soin de reconstituer le vieux Salon défunt. Et vraiment en cette occurrence le rôle de l'Etat serait moins difficile que par le passé, alors que le Salon devait être démocratique pour permettre aux jeunes talents ignorés de



se produire, etc... Aujourd'hui, en effet, cette obligation d'ouvrir les portes des Champs-Élysées à tout venant n'existerait plus, car le Salon des artistes indépendants (le seul qui fasse réellement ses affaires) pourrait servir de refuge à ceux qui, désireux de se révéler, seraient éliminés du Salon officiel. Le pavillon de la Ville de Paris est assez vaste pour accueillir toutes ces lamentables épaves... Il est vrai qu'une autre hypothèse peut être admise par les âmes candides et pleines d'illusions. C'est la réconciliation des deux Sociétés dans une effusion fraternelle. Pour ma part je n'y crois guère. Et je me demande, non sans surprise, pourquoi tous ces braves gens qui pouvaient peindre tout à l'heure encore, dans le calme de leur isolement, comme cela se fit d'ailleurs autrefois, avant le suffrage universel (et l'Art n'en souffrait nullement), éprouvent le besoin de perdre les heures les plus précieuses de leur vie dans de vains efforts administratifs, d'où ne sortent que des querelles, des divisions et souvent des haines. Laissez donc à d'autres, MM. les Artistes, les lourds soucis de l'organisation de vos expositions et contentez-vous de peindre et de sculpter, libres de toutes préoccupations bureaucratiques.

La grande cause de l'art ne perdra rien de cet héroïque abandon de vos privilèges administratifs. Faites votre nuit du 4 août.

J'imagine que MM. Puvis de Chavannes et Bonnat qui ont un autre rôle à remplir que celui de présider des parloties et de rédiger des statuts, n'échapperont pas sans une joie profonde aux vains honneurs qui les écrasent.

Ce beau mois de juin voit s'ouvrir deux expositions fort intéressantes : celle des œuvres de Charlet et celle des Portraits des écrivains français du siècle.

La première de ces expositions, dont le succès, croyons-nous, sera très grand, est due à l'heureuse initiative de la Société des Artistes lithographes et de son très dévoué président M. Henry Hamel, désireux de rendre un solennel hommage au grand peintre du peuple et du soldat, qui fut aussi un des maîtres de lithographie. L'œuvre de Charlet est immense. Son fidèle ami et son pieux biographe, le colonel de la Combes, qui a recueilli et décrit toutes celles de ses productions qui ont été reproduites par les procédés lithographiques, n'a pas noté moins de mille quatre-vingt-dix pièces. Charlet a dit lui-même avoir fait en outre plus de quinze cents dessins à la sépia, à l'aquarelle, à la plume, — eaux-fortes — et en avoir déchiré un nombre presque égal dont il n'était pas satisfait. Les galeries Durand-Ruel, bien que très spacieuses, ne pourront sans doute pas contenir un aussi vaste ensemble de travaux, et le visiteur ne pourra juger l'œuvre considérable de Charlet que par un nombre relativement restreint de spécimens. Mais qu'importe si le choix est bon ! Les plus grands artistes ont eu des faiblesses très grandes et c'est mal servir leur mémoire que de présenter leur œuvre au jugement du public sans en avoir préalablement fait disparaître les taches qui pouvaient en troubler l'unité et l'harmonie.

L'exposition des portraits des écrivains du siècle, qui succèdera à celle des œuvres de Charlet, offrira aussi un très vif intérêt, intérêt à la fois artistique et documentaire. Une seule chose nous fait douter un peu de son complet succès : c'est la précipitation avec laquelle cette curieuse exposition a été organisée. Ajoutez-y les difficultés provenant des hésitations d'un certain nombre de propriétaires de portraits et de la dispersion des documents. Néanmoins cette exposition comptera parmi les plus intéressantes de l'année.

Nous signalions tout dernièrement à nos lecteurs l'ouvrage si remarquable de Gustave Geffroy, *La Vie artistique*, dont la deuxième série est, nous dit-on, à la veille de paraître, et nous recommandions vivement ce bréviaire d'art, ce livre substantiel, aux esprits curieux de connaître dans toute sa vérité l'intéressant et curieux mouvement artistique de 1890 à 1893. Voilà que M. Edmond de Goncourt, cédant sans doute à d'amicables et très louables instances, nous offre aussi sous la forme d'un petit livre modestement intitulé *Études d'art*, une suite de notes précieuses sur le Salon de 1852 et sur la peinture à l'exposition de 1855. Que de féconds enseignements pour le critique et l'amateur d'art à recueillir dans ces nobles pages, toutes vibrantes de courageuse sincérité, toutes chaudes d'affirmations prophétiques et de clairvoyantes prédictions que le temps n'a pas démenties !

C'est un solide anneau de plus à la chaîne étincelante formée par les Salons des Gustave Planche, des Théophile Gautier, des Thoré, des Castagnary, des Théophile Silvestre, des Geffroy... L'histoire de l'art français au XIX<sup>e</sup> siècle est vraiment bien écrite et les curieux du siècle prochain ne pourront déplorer l'absence de documents sérieux.

La valeur de ce petit livre est encore accrue par une série de belles reproductions de gravures et de dessins des frères de Goncourt, et par une préface tout à fait remarquable de notre confrère Roger Marx, qui dans un style très original et en quelques pages lumineuses, a admirablement résumé le rôle si important et si bienfaisant, rempli

dans la critique d'art contemporaine par les auteurs de *Manette Salomon* et de *la Maison d'un artiste*.

ARMAND DAYOT.

## JACQUELINE, DE TH. BENZON

ET LES ILLUSTRATIONS D'ALBERT LYNCH

Parmi les nombreuses expositions particulières qui ont marqué cette « season », l'une des plus parisiennes est, sans contredit, celle des aquarelles d'Albert Lynch, destinées à l'illustration du nouveau roman de Th. Bontzon, *Jacqueline*. Cette exposition a inauguré les

nouvelles galeries de la Maison Goupil, 24, boulevard des Capucines.

Dans cette série de vingt-huit aquarelles, Albert Lynch a réuni toutes les élégances, toutes les émotions, les joies et les tristesses, les larmes et les sourires qui peuvent accider la vie d'une jeune fille du monde. Il l'a fait avec cet art subtil et simple à la fois, cette délicatesse qui enveloppe son œuvre et cache la main de l'artiste pour ne montrer que son âme, intimement assimilée à ses personnages.

L'illustration de *Jacqueline* est tout entière exécutée en photogravure en taille-douce. Nous reproduisons ici, en typogravure, le gracieux en-tête du chapitre II, intitulé *La Bande bleue* : cette reproduction ne donne, sans

doute, qu'une idée imparfaite de l'aquarelle originale : elle plaira néanmoins par sa grâce et son mouvement.

T. G.

## M. BENJAMIN-CONSTANT

La première page de ce fascicule appartient sans conteste au nouveau membre de l'Institut, M. Benjamin-Constant, que l'Académie des Beaux-Arts vient d'accueillir dans son sein, en remplacement du grand paysagiste Cabat.

Benjamin-Constant arrive à l'Institut dans la plénitude de son talent : un talent multiple et volontairement varié, car le nouvel académicien cherche toujours, étudie sans cesse, sans se lasser jamais dans cette poursuite du mieux, qu'il accomplit avec l'ardeur et la persévérance d'un débutant.

Sa pure carrière d'artiste est remplie de succès, de récompenses et de distinctions méritées. Ses portraits de Lady Hélène Vincent et de Lord Dufferin sont parmi les plus beaux du Salon des Champs-Élysées de cette année. Les palmes vertes de l'Institut viennent de couronner ses efforts : le public et les artistes avaient d'avance ratifié ce choix.

Le nouvel académicien a bien voulu nous autoriser à reproduire sa *Zoraida*, une œuvre inédite peinte en blanc et noir, d'une superbe intensité de lumière et d'une rare largeur de dessin.

## Les Livres

L'approche de l'été avec ses villégiatures diverses, stations thermales, bains de mer, et ses excursions de toutes sortes, donne tous les ans une poussée nouvelle à la production littéraire — le livre étant en définitive le plus sûr et le meilleur compagnon de voyage. Cette fois l'éclosion des nouveautés n'a pas été inférieure aux années précédentes et le nombre considérable des ouvrages publiés en ces derniers temps provoquera comme toujours l'embarras du choix chez tous ceux qui s'apprentent à boucler leurs malles pour obéir les uns à l'ordonnance sévère du médecin, les autres aux exigences non moins graves de la mode.

Sous couleur de délassement philosophique, M. Anatole France a publié chez Calman-Lévy un livre plein d'engouement et de fine humeur ; la *Rôtisserie de la reine Pédauque* est l'aventure d'un ancien tourneur de broche qui, passé au service d'un cabaliste, initie le lecteur à la vie des débauchés du XVIII<sup>e</sup> siècle. Les viveurs, les alchimistes, les filles de joie, les moines et les bourgeois vivent et s'agitent dans un amalgame des plus curieux sous la plume experte de l'écrivain. On a dit que le nouvel ouvrage de M. Anatole France était le livre d'un romancier érudit doublé d'un philosophe poète ; c'est là l'éloge le



plus vrai et le plus mérité qu'on pouvait faire de la *Rôtisserie de la reine Pédauque*.

Outre de nombreuses pièces de théâtres et bon nombre de rééditions, la librairie Calman-Lévy a encore publié les *Souvenirs d'Alexis de Tocqueville*, par le comte de Tocqueville, où sont relatés tous les faits qui ont amené la Révolution de 1848 et les Journées de Juin qui suivirent. L'ouvrage comporte des croquis de personnages célèbres et des anecdotes caractéristiques qui rendent sa lecture moins aride et qui en font, chose peu commune, un livre d'histoire facile à lire.

Dans *Mademoiselle de Circé*, M. Ernest Daudet fait revivre un tragique épisode de conspiration du commencement de ce siècle auquel il renoue adroitement une pathétique histoire d'amour. Grâce à cette ingénieuse combinaison d'une portion d'histoire et d'une portion de roman, l'auteur obtient un récit qui présente en même temps l'attrait des choses arrivées et toute la fantaisie des choses imaginées. Cette nouvelle forme doit certainement satisfaire le public dont le retour au roman historique se manifeste chaque jour davantage.

En même temps que *Mademoiselle de Circé*, la librairie Plon a mis en vente un recueil de notes et souvenirs d'*Un Anglais à Paris*, traduit par J. Hercé, dont l'original a paru à Londres il y a quelques mois, sans nom d'auteur, avec un prodigieux succès. On y trouve des détails les plus précis sur la vie de Musset, Balzac, G. Sand, A. Dumas, Rachel, Delacroix, Eugène Sue, Auber, Félicien David, ainsi que sur le roi Louis-Philippe et toute sa famille. Etant donné les personnalités dont s'occupe cet Anglais demeuré inconnu, son livre devait fatalement être pour nous d'un intérêt encore plus vif que pour nos voisins d'outre-Manche.

Notons encore chez Plon, le roman de M. Brada, *A la dérive*, une délicate étude de jeune fille, pleine de charme, et jetons les yeux sur le catalogue de la bibliothèque Charpentier, qui s'est enrichi de nombreuses publications inédites.

Voici d'abord un volume d'Aurélien Scholl, les *Ingénues de Paris*, dans lequel ce maître de l'esprit parisien a réuni ses plus étincelantes nouvelles. Avec *l'Aimée*, M. Jean Richepin a fait œuvre d'observation spontanée plutôt que d'observation voulue, ce qui n'empêche pas certains passages de ce grand roman de psychologie et d'aventures contemporaines d'avoir été pris en pleine réalité.

*Un cent-garde*, de G. Macé, est une étude qui fait partie de la série des crimes passionnels que l'ex-chef de la police de sûreté poursuit avec tant de succès. C'est — avec l'histoire des cent-gardes — l'histoire documentée de Victor Prévost, le célèbre assassin, autour duquel gravitent tous les gens de justice et de police.

Dans un tout autre genre — moins sombre mais non moins attachant — M. E. de Goncourt continue, lui aussi, son très curieux travail sur les actrices du XVIII<sup>e</sup> siècle. Le dernier volume paru est consacré à *la Guimard*; l'éminent écrivain nous montre la célèbre comédienne dans sa vie privée, au milieu du monde élégant et des illustrations de toutes sortes qui se complaisaient à lui former cortège. Comme toute l'œuvre de Goncourt, le volume se recommande autant par la forme impeccable du style que par l'exactitude scrupuleuse de ses multiples renseignements.

Il ne reste plus, paraît-il, que onze médaillés de Sainte-Hélène : mais ces pauvres vieux débris pourront s'en aller tranquilles, car les jeunes se chargent de transmettre aux générations nouvelles le récit de leurs exploits et la gloire de leur maître. Georges d'Esparbès occupe sans contredit la première place parmi les trouvères de l'épopée napoléonienne. Ses *Légendes de l'Aigle* sont une suite de poèmes en prose, dans un style héroïque et populaire, parfois même en argot de champ de bataille, plein de coups de canons, de roulements de caissons, d'éclats de trompette et de cris de mourants.

Suivant l'exemple des maisons similaires, la librairie Ollendorf a garni ses vitrines d'un fort lot d'ouvrages nouveaux. Sous ce titre : *Une mission en Vendée* (1793), M. Lockroy y publie un très attachant volume de notes recueillies par lui dans les papiers de l'ancien commissaire des guerres A. Julien, qui relate toute la politique de la Convention.

Catulle Mendès, l'exquis conteur, se révèle sous une forme qui lui est peu habituelle dans ses *Nouveaux contes de jadis*, des histoires de tendresse et de caprice, écrites, non sans quelque air d'archaïsme jamais obscur, par le plus subtil et le plus raffiné des écrivains modernes. Les *Confidences d'une aïeule*, par Abel Hermant, ressuscite toute l'histoire amoureuse d'un siècle, depuis 1788 jusqu'aux beaux jours du second Empire.

*Mioche*, le premier livre de Pierre Berton, restera comme un ouvrage des plus émus, d'un charme très pénétrant, très élevé de pensée et de sentiment, qui classe dès maintenant son auteur parmi nos meilleurs écrivains. Quant au recueil de poésies tout à fait spéciales d'Henry de Fleurigny, *Luths pour la vie*, trois éditions enlevées dès son apparition en ont affirmé le succès.

Citons encore l'*Anarchiste*, de Jane de la Vaudère et une excellente traduction des merveilleux *Récits d'un chasseur* de Tourgueneff, par M. Halperine Kaminski, qui va enfin permettre à nos compatriotes de se rendre compte de ce qu'est ce chef-d'œuvre.

Terminons cette revue bibliographique par une rapide nomenclature d'ouvrages pris au hasard çà et là parmi lesquels le lecteur pourra choisir sans crainte. *Pascale*, par Pierre de Gamond; le *Chevrier*, un roman exquis de Ferdinand Fabre; *Longues et brèves*, de François Coppée, le chantre des humbles; le *Voyage dans les yeux*, par George Rodenbach; *Mariette*, une élégante plaquette de Ludovic Halevy, parue chez Conquet; *Pas de bile*, du joyeux conteur A. Allais; un roman très curieux de forme et d'action de M. Auguste Germain : *A toutes brides*. Encore un livre gai : *Paris s'amuse*, de Xanrof; *Après*, un roman sans nom d'auteur, pour lequel M. René Maizeroy a écrit une préface intéressante et enfin trois beaux volumes ornés de belles eaux-fortes d'Edmond Morin, où l'on retrouvera avec plaisir l'œuvre entière de Gustave Nadaud, le regretté chansonnier.

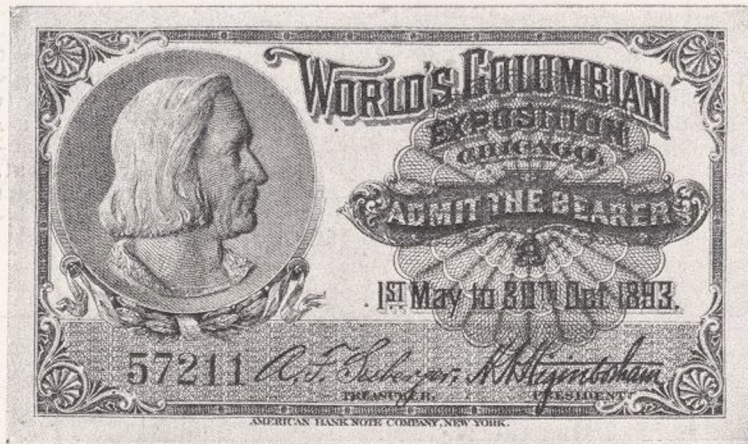
C'est le cas de répéter, avec la chanson, qu'il y en a pour tous les goûts.

R. M.

## A L'EXPOSITION DE CHICAGO

Nos confrères de la presse illustrée ont montré au public tous les aspects de l'Exposition de Chicago, la « Foire du Monde », avec ses innombrables et colossales constructions, ses lacs, ses gondoles, ses

dômes, ses tourelles et ses foules. Nous nous bornerons modestement à reproduire ici le ticket d'entrée, dont voici le libellé traduit en français :



« Exposition universelle Colombienne. Chicago. Recevez le porteur du 1<sup>er</sup> mai au 30 octobre 1893. »

Le prix d'entrée qui n'est pas indiqué sur le ticket est de 50 cents, soit 2 francs 50.

## CHEMINS DE FER DE L'OUEST

La Compagnie de l'Ouest a repris depuis le premier mai, son double service quotidien de jour et de nuit, entre Paris (gare Saint-Lazare) et Londres, par Dieppe et Newhaven. Mais à la différence des années précédentes, le service de jour ne sera plus suspendu à l'automne : il continuera désormais pendant tout l'hiver, de sorte que la ligne Dieppe-Newhaven offrira toute l'année au public un double service de jour et de nuit (heures uniformes).

Départs de Paris : 9 heures du matin et 9 heures du soir.  
Départs de Londres : 9 heures du matin et 9 heures du soir.  
Billets simples entre Paris (Saint-Lazare) et Londres (valables pendant 7 jours) : 1<sup>re</sup> classe, 43 fr. 25. — 2<sup>e</sup> classe, 32 fr. — 3<sup>e</sup> classe, 23 fr. 25.  
Billets d'aller et retour entre Paris (Saint-Lazare) et Londres (valables pendant un mois) : 1<sup>re</sup> classe, 72 fr. 75. — 2<sup>e</sup> classe, 52 fr. 75. — 3<sup>e</sup> classe, 41 fr. 50.

## CHEMIN DE FER DU NORD

### Services directs entre PARIS et BRUXELLES.

Trajet en 5 heures.

Départs de Paris à 8 h. 20 du matin, midi 40, 3 h. 50, 6 h. 20 et 11 h. du soir.  
Départs de Bruxelles à 7 h. 13 et 8 h. 57 du matin, midi 58, 6 h. 03 et 11 h. 43 du soir.  
Wagon-salon et wagon-restaurant aux trains partant de Paris à 6 h. 20 du soir et de Bruxelles à 7 h. 13 du matin.  
Wagon-restaurant aux trains partant de Paris à 8 h. 20 du matin et de Bruxelles à 6 h. 03 du soir.

### Services directs entre PARIS et la HOLLANDE

Trajet en 10 h. 1/2.

Départs de Paris à 8 h. 20 du matin, midi 40 et 11 h. du soir.  
Départs d'Amsterdam à 7 h. 20 du matin, midi 30 et 5 h. 35 du soir.  
Départs d'Utrecht à 8 h. 01 du matin, 1 h. 11 et 6 h. 14 du soir.

## LE FIGARO-SALON DE 1893 PAR CHARLES YRIARTE

### Plus de 100 Reproductions en Phototypogravure

auxquelles viennent s'ajouter cette année SIX GRANDES PRIMES DOUBLES EN COULEURS du format 42x62 des principales œuvres de l'Exposition de la Société des Artistes Français (Champs-Élysées) et de la Société Nationale des Beaux-Arts (Champ de Mars).

En vente chez tous les Libraires et à l'Hôtel du « Figaro »

PRIX DU FASCICULE : 2 FRANCS

### Souscription aux six fascicules : franco, 13 fr. 50

Le premier fascicule (Champs-Élysées), contenant comme grande prime FRÈRES D'ARMES, de Grolleron, et le second fascicule (Champ de Mars), contenant comme grande prime PANADEROS, de W.-T. Dannat, sont en vente partout.

## ABONNEMENTS AU FIGARO ILLUSTRÉ

PARIS ET DÉPARTEMENTS : UN AN, 36 FR. — SIX MOIS, 18 FR. 50.  
ÉTRANGER, Union postale : UN AN, 42 FR. — SIX MOIS, 21 FR. 50.

Les demandes d'abonnements, accompagnées de leur montant en mandats postaux ou valeurs à vue sur Paris, doivent être adressées indifféremment à l'Administrateur du *Figaro*, 26, rue Drouot, ou à M. GUSTAVE HAZARD, concessionnaire de la vente, 8, rue de Provence.

Le Directeur-Gérant : RENÉ VALADON.

Imprimerie chromotypographique Boussod, Valadon et C<sup>ie</sup>, Asnières.



GUSTAVE JACQUET



[Il est interdit de vendre séparément cette reproduction.]

Copyright by Bousod, Valadon & Cie, 1893.

MÉLANCOLIE

Ayuntamiento de Madrid









# Deux Larmes

PAR OSSIT

UNE tasse de thé?... »

Et deux grands yeux me regardaient, adorables, profonds et doux, deux yeux, comme certainement il ne s'en trouve pas une autre paire de par le monde!...

Le prince Veit de Cless marchait dans le fumoir avec un air si emballé, que le comte Stettin le regarda en souriant; puis il remarqua : « Je t'ai déjà entendu tenir un langage analogue, environ une demi-douzaine de fois depuis... l'hiver dernier; en chaque occasion respective tu découvrais dans le sujet des perfections exceptionnelles, tout à fait inaccessibles pour les autres mortels; puis pendant six semaines, temps maximum de la crise, tu en étais vraiment tout à fait convaincu. »

Avec un petit rire intérieur, il ajouta :

« Voyons, raconte! quelle est cette nouvelle Flamme? »

Le prince Veit de Cless stoppa sa promenade, et il se planta devant son ami, avec un air solennel, convaincu et grave, en contraste intéressant avec l'air gouailleur de l'autre.

« C'est tout à fait absurde ce que tu dis! Comme si ça pouvait se comparer un instant, mes sept ou huit coups de foudre annuels, avec ce qu'elle m'a fait éprouver! — Mettre Marie de Riven dans le tas c'est plus qu'absurde, c'est sacrilège! »

— Mais qui donc est-elle? demanda Rex Stettin, qui donc est Marie de Riven?

— C'est vrai, j'oubliais de te dire; tu connais bien sa mère, la comtesse Carola. Quand Carola l'a épousée, elle était veuve de Ghisbert de Riven, tu dois t'en souvenir. Eh bien! c'est sa fille qui sort de pension, je crois qu'elle va être présentée cet hiver. »

Rex Stettin était ahuri : « Comment toi, Veit de Cless! tu t'amouraches des petites filles à présent! des petites qui ne sont même pas encore présentées! Non, ça c'est par trop fort! si je m'attendais à cela!... Il faut vraiment qu'elle soit extraordinaire! »

— Elle est ex-tra-or-di-naire! affirma Veit de Cless.

— Mais enfin, comment? explique-moi ça, où diable l'as-tu dénichée? comment as-tu fait pour la rencontrer, puisqu'elle ne va encore nulle part?

— Si tu ne m'avais pas interrompu tout à l'heure, pour dire un tas d'inepties... tu le saurais déjà! » fut la gracieuse réponse.

« Où je l'ai vue? mais chez sa mère, naturellement... Hier, comme justement je passais sur le Graben, j'ai été voir la comtesse Carola. — J'ignorais tout à fait qu'elle avait une fille, et une grande fille comme cela surtout. — J'ai été très surpris... mais je raconte mal. Attends un peu... voilà! »

Et Cless tomba sur le divan et s'installa commodément en face de son ami qui fumait.

« J'entre. — Ça m'embêtait cordialement. — Tu sais si je pratique les visites de jour! mais enfin là, il le fallait : c'était trop impoli après tous ces diners! Je croyais tomber sur un tas de dames : c'était son jour, tu sais le vendredi. »

Stettin interrompit : « Mais c'est aujourd'hui vendredi, et tu disais... »

Cless haussa les épaules.

« C'est justement ça; je m'étais trompé. — Je me trompe toujours dans les jours et les heures. — (C'est la faute des almanachs et des pendules : jamais on ne retire le feuillet de la veille, et les pendules ont un truc à part pour s'arrêter sournoisement.) Enfin, voilà, c'était jeudi. Il paraît aussi que c'est chez les Carola le jour particulièrement réservé aux épanchements de famille. »

« J'aperçois comme un tas confus de chevelures jaunes avec des jambes noires — il faisait un peu sombre dans la pièce — un instant le tas reste pétrifié, ne bouge pas. Puis tout à coup, du milieu se dégage la haute silhouette de la comtesse Carola. Elle avait l'air très étonné, la comtesse, et un peu ennuyé aussi. »

« Je balbutiai devant cette intrusion trop évidente : Excusez-moi, comtesse, je croyais bien que c'était votre jour le vendredi. »

« La comtesse sourit, si on peut appeler sourire, la détention des muscles faciaux, dans ce visage sévère et froid. »

« Oui en effet, vendredi c'est mon jour; mais aujourd'hui nous sommes jeudi seulement. »

« Ah mille excuses, Madame, mon étourderie est véritablement impardonnable. »

« Et j'ébauche un mouvement incertain de retraite. »

« Mais une fois sa première surprise passée, et ses habitudes d'hospitalité reprenant le dessus, la comtesse m'invite gracieusement à rester : Puisque vous êtes là, prince, vous prendrez bien une tasse de thé? »

« Naturellement je m'inclinai, mais je me demandais avec inquiétude, où j'allais bien pouvoir m'asseoir, car cette nursery était envahissante et formidable. Il y en avait partout des enfants, sur tous les meubles et par terre, des petites et des grandes, avec toutes des cheveux jaunes identiques, flottant sur le dos, et toutes aussi de longues jambes interminables, noires sous leur robe trop courte de piqué blanc. (Pourquoi est-ce que les petites filles ont toujours des jambes qui n'en finissent pas?) »

« En même temps, je sentais fixement braqués sur moi, avec



une stupeur intense et persistante, qui me parut déplacée, sept paires d'yeux bleus, tout ronds d'étonnement (je n'en ai su le nombre exact que plus tard, tu comprends bien).

« J'avais la sensation inconfortable que, en m'asseyant, j'écraserais quelqu'un, inévitablement.

« Mais ma crainte ne fut pas de longue durée.

« La comtesse dit : « Allez, mes enfants, retrouver mademoiselle. »

« Aussitôt les chevelures se mirent à flotter, les quatorze jambes déguerpirent, et les petites filles disparurent, se bousculant, avec un empressement évident, peu flatteur pour moi. »

Rex Stettin riait :

« Eh bien, mais je ne vois pas... C'est une de ces petites noire-et-jaune, car ces deux couleurs m'ont l'air de l'avoir particulièrement impressionné... Un détournement de mineure alors !... mon pauvre vieux ! où allons-nous !

— Tu es bête ! grogna le prince, puis, avec un sérieux impayable, il reprit : « Je te disais donc que les petites filles se précipitèrent vers la porte, voulant toutes les sept passer à la fois, ce qui était une tentative visiblement impraticable. Alors quelque chose bougea derrière moi, avec un frôlement de robe. Et j'entendis Madame Carola qui disait : « Tu peux rester, Marie, » puis se tournant vers moi avec un léger geste de présentation :

« Ma fille aînée, prince, » dit-elle. Puis : « Chère enfant, veux-tu offrir le thé au prince de Cless ? »

« J'étais très étonné : je ne me doutais pas de l'existence de cette fille, ni du reste, pas davantage des sept autres non plus.

« Je ne fis pas attention à Marie, uniquement préoccupé de clore ma visite ; je remarquai seulement, avec une certaine surprise (ayant cru d'abord à une huitième édition), qu'elle n'avait pas les cheveux jaunes inévitables, ni les jambes noires complémentaires : du moins, si elle les avait, elle les dissimulait sous sa robe, ses jupes étant presque longues.

« J'en éprouvai comme une espèce de soulagement vague, toutes les petites filles présentes et futures ayant pris, dans mon imagination, une inquiétante ressemblance entre elles, un air paténeté identique, désagréable.

« Je m'assis à côté de la comtesse, tandis que derrière moi j'entendais l'eau chanter, dans la grande bouilloire d'argent. La conversation n'est pas commode avec madame Carola : elle est si terriblement digne, et il faut lui extraire les paroles une à une, à peu près comme le charbon d'une mine : le procédé est long et très pénible.

« Je parlai de l'Opéra, je parlai des courses, je ne savais vraiment plus de quoi parler, et la comtesse acquiesçait vaguement de temps en temps par un monosyllabe. C'était bien pire que ce qui m'eût attendu vendredi, avec les douze dames en cercle : du moins j'aurais pu m'en aller, tandis que maintenant... Je pensais à la durée probable qu'aurait ma visite, calculant à quelle fraction de temps la plus minime je pourrais décemment la réduire, tout en amplifiant sur la question Wagner (la comtesse aime Wagner, je venais de faire cette découverte importante), et je comptais bien faire durer ce sujet, précieux aux personnes qui n'ont rien à se dire, jusqu'au dernier point d'orgue, signal de la retraite. J'avais tout à fait oublié Marie, quand une voix me fit sauter, comme lorsqu'on n'a pas entendu quelqu'un venir par derrière.

« Une tasse de thé ? » me demanda-t-elle.

« Je regardai et je fus ébloui ! Non, je te le disais, rien n'est comparable à ces yeux, ces grands yeux bruns, profonds comme le monde. — Jamais je n'ai rien vu de semblable à ces yeux ! »

Il se tut un instant, recueilli dans son souvenir, puis, secouant

la tête, il constata : « Inutile d'essayer ! je ne peux pas te la décrire : il faut la voir pour comprendre. »

Lorsque, dans la suite, Rex Stettin la vit, il comprit l'enthousiasme du prince de Cless et le partagea. Souple, gracieuse au possible, mince sans être maigre, Marie de Riven avait un charme inexprimable. Des traits exquis avec une pâleur mate de fleur, et un air irrésistible de jeunesse.

Mais c'était surtout ses yeux qui étaient remarquables : ils avaient quelque chose de confiant et d'innocent, en même temps qu'une profondeur singulièrement attirante.

Rex trouva que, en effet, le Prince n'avait pas exagéré en disant que de par le monde il ne s'en trouverait pas de semblables.

..

La comtesse Carola se félicita de la distraction du prince de Cless.

Bien que sa fille n'eût pas encore atteint les dix-huit ans réglementaires, moment stratégique où l'on mène les jeunes personnes dans le monde, afin de leur découvrir un mari (qui, du reste, la plupart du temps, les rend extrêmement malheureuses dans la suite), elle trouva bon de faire exception à la règle, et décida qu'elle conduirait Marie au bal dès à présent.

Mademoiselle de Riven était sans fortune, Ghisbert de Riven étant mort ruiné. Quant à son beau-père, le comte Carola, il avait juste assez — bien qu'il fût très riche — pour songer, sans trop de souci, aux dots que nécessiteraient plus tard, l'établissement convenable de ses propres filles, actuellement vivantes, au nombre de sept — et pour toutes celles encore à venir — car la série n'en paraissait pas devoir être close.

C'était dans la famille une calamité, et une doléance perpétuelle, cette abondance désastreuse de filles, en place du garçon que le majorat exige. La comtesse Carola essayait chaque année très consciencieusement, mais chaque année elle échouait, et elle en conservait sur son visage, comme un air perpétuel d'échec, éprouvant un besoin d'excuse pour sa maladresse évidente, et la componction humiliée qui convient à une femme qui n'a su produire que des filles, dans un cas où le garçon était d'urgence.

Mais le comte était tenace et le majorat considérable, ce qui promettait à la haute société viennoise une innombrable série encore de petites Carola.

L'infortunée comtesse envisageait parfois avec terreur les conséquences futures de sa maladresse et elle songeait en frémissant à tous les soucis maternels qui l'attendaient, lorsque viendrait le moment fatal où les jambes noires auraient à disparaître sous les robes et où les cheveux jaunes de Zizi, Loulou, Daisy, Mady, Véronique, etc. (elle s'y perdait), seraient relevés en chignons. La pauvre femme était surtout saisie à la pensée des nombreux gendres qui l'attendaient, inévitables, dans la brume de l'avenir. Mais ce qui l'impressionnait davantage dans cette circonstance, et la troublait le plus, c'était l'idée que ces gendres éventuels existaient déjà à l'heure présente ; ils vivaient actuellement, ils circulaient, allaient au club probablement, montaient à cheval, jouaient, couraient les filles. Et elle était alors saisie d'un désespoir d'autant plus absolu, vu son impuissance évidente d'y changer rien, en pensant que, si elle savait *lesquels* d'avance, elle aurait pu les étudier, les surveiller, approfondir leur caractère, les suivre, les aider, qui sait, les former à sa guise, tandis que maintenant... Et parfois elle regardait avec pressentiment l'un ou l'autre de ces jeunes gens qui allaient dans le monde ! cela donnait alors à son regard un intérêt inquiet, insistant et subtil, qui étonnait étrangement sur son visage grave : « Peut-être en est-ce un, celui-là, » songeait-elle. Mais c'est surtout lorsqu'il se trouvait dans la circulation un mauvais sujet, particulièrement agréable et ruiné,





qu'elle était prise d'une vraie panique : elle le considérait d'un air d'expectative, souhaitant chaque jour d'apprendre la nouvelle de son mariage ou de sa mort. Elle avait toujours envie de lui dire : « Eh Monsieur, dépêchez-vous donc ! mariez-vous ! qu'est-ce que vous attendez ! » dans la crainte qu'il fût encore disponible lorsque Loulou ou Mimi iraient dans le monde...

Un autre sujet de préoccupation constante était le mariage de sa fille sans dot : pour les maris des petites Carola, il n'y avait que le choix à redouter, ici il s'agissait d'abord de savoir s'il s'en trouverait un !

Or l'occasion se présentait, inattendue et admirable, telle que jamais, dans ses rêves maternels les plus extravagants, elle n'eût osé l'espérer pour aucune de ses filles ! Jamais elle n'avait jeté son dévolu présentimental, comme gendre possible, sur le prince de Cless : c'eût été, selon elle, presque aussi fou que d'aspirer pour Véronique (la beauté de la famille), à la main d'un des Archiducs... et pourtant... maintenant... qui sait... peut-être ?...

C'était un parti extraordinaire : fils aîné de ce prince de Cless qui possède trente millions de Gulden, et un autre fils seulement. C'était inespéré.

Aussi, lorsque jeudi, après cette mémorable tasse de thé, le Prince avait demandé l'autorisation de revenir, la comtesse Carola avait refoulé dans son cœur cet espoir insensé qui lui était venu, tout soudainement, comme une maladie.

Mais lorsque vendredi, à son jour cette fois, le prince Veit de Cless entra, elle eut comme une certitude de sa chance prochaine ; et, dans le triomphe d'acquiescer un gendre semblable, le gendre idéal, le merle blanc des mères, elle oublia, pour la première fois depuis son mariage, son infériorité humiliante de « mère à filles ». Pour la première fois aussi, Marie assista au jour de sa mère ; car, bien que n'osant trop espérer sa visite, il fallait en tous cas se trouver sous les armes.

Le matin, Madame Carola dit à sa fille : « Aujourd'hui, tu recevras avec moi ; tu es maintenant assez grande pour cela. »

Marie ne fit pas d'objection, car elle avait aussi un vague espoir dans sa petite tête.

La comtesse Carola avait fait confectionner à sa fille une nouvelle robe cette semaine, et comme elle était bien bâtie, gracieuse et souple extrêmement, cette robe collante en lainage gris, avec un galon d'or, très étroit, pour ceinture, lui allait à ravir. Elle recommença sa coiffure en ce jour-là deux ou trois fois, la trouvant toujours trop petite fille (elle portait ses cheveux, qui étaient admirables, en une grande natte repliée à moitié), et lorsque sa toilette fut achevée, Madame Carola vint inspecter sa fille, comme par hasard.

Marie avait pensé au prince toute la semaine ; elle le trouvait très beau ; et puis il avait une façon si charmante de saluer et de tortiller sa moustache. Comme il avait promis de revenir, elle espéra en sa visite. Elle ne spéculait pas, comme sa mère, sur un mariage possible, étant beaucoup trop naïve pour cela et trop enfant ; mais elle espérait le revoir, parce qu'il lui plaisait infiniment.

Ce même vendredi, le prince de Cless fit sa visite. Il y avait quatre dames dans le salon : elles étaient toutes vieilles et laides ; mais la mère dit aussitôt, ainsi que la première fois, avec une intention nouvelle seulement : « Marie, veux-tu offrir le thé au prince de Cless. »

Or les ingrédients pour le thé étaient placés, avec les petits fours, dans la pièce voisine. Marie se leva très docilement pour obéir.

Avant de prendre congé, le Prince remarqua qu'en vérité il était grand dommage que Mademoiselle de Riven n'aille pas encore dans le monde — sans doute, elle était bien jeune — mais cela n'était pas sans précédents : ainsi, Irma Kalnassy, sa cousine, était sortie à seize ans et s'était mariée la même année.

La comtesse Carola trouva cette citation de bon augure, et déclara que l'on verrait.

Puis, la semaine suivante, Madame de Lutzow ayant convié les amies de sa fille au premier bal de la saison, Mademoiselle de Riven fut invitée et débuta.

On lui fit faire tout exprès, pour cette occasion solennelle, une robe ravissante du meilleur couturier : un fourreau de satin, tout blanc, avec, autour de la taille, un ruban d'argent, simplement.

Marie de Riven eut un succès fou, et fut déclarée la beauté de la saison.

Or, ce soir, chez Madame de Lutzow, Marie dansa trois fois avec le prince de Cless, puis le cotillon y passa aussi.

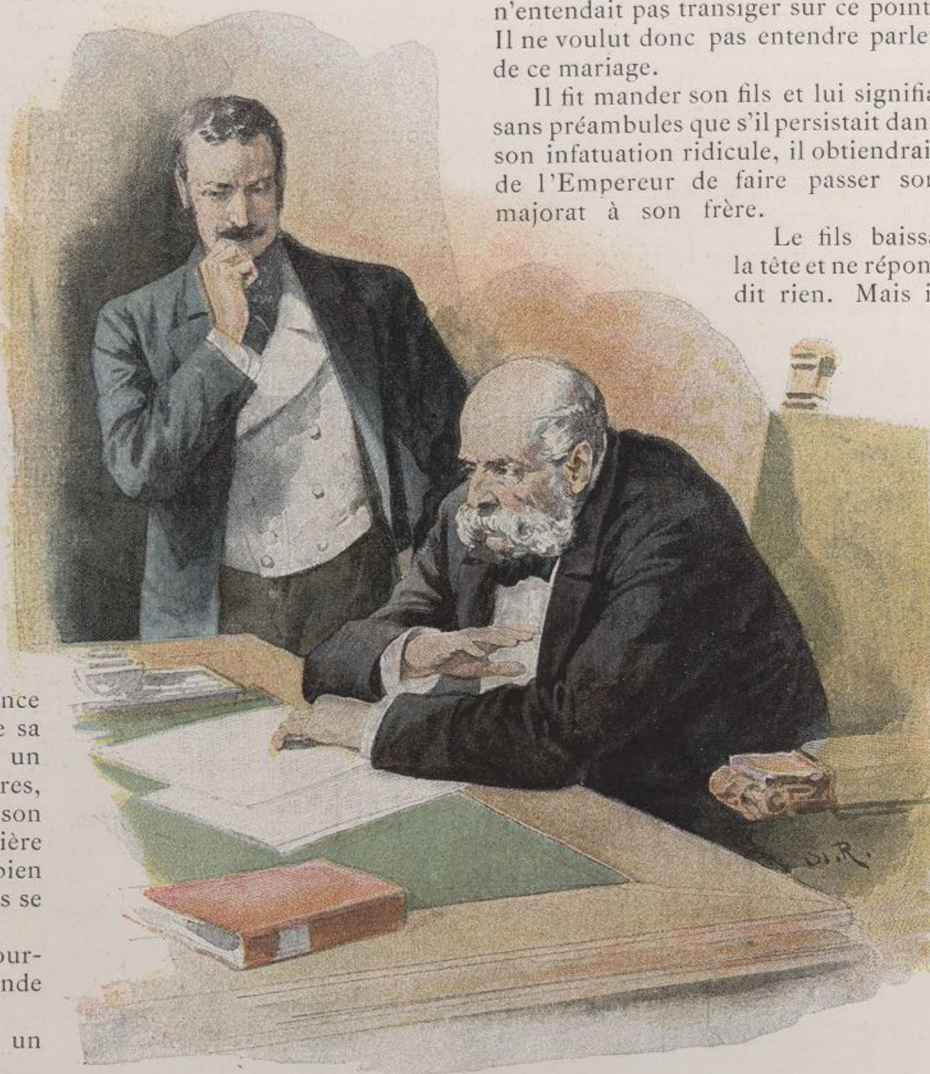
A tous les bals suivants, il en fut de même, si bien qu'avant un mois tout le monde disait que le prince de Cless épousait Mademoiselle de Riven.

Et cela revint aux oreilles du vieux Prince. Il ne sortait jamais

et ne voyait personne, étant affligé de la goutte et d'un caractère grincheux, mais les nouvelles désagréables arrivent remarquablement vite jusqu'aux intéressés. Le vieux prince de Cless prit la chose fort mal : il avait pour son fils des ambitions démesurées (au bas mot, une archiduchesse), et il n'entendait pas transiger sur ce point. Il ne voulut donc pas entendre parler de ce mariage.

Il fit mander son fils et lui signifia sans préambules que s'il persistait dans son infatuation ridicule, il obtiendrait de l'Empereur de faire passer son majorat à son frère.

Le fils baissa la tête et ne répondit rien. Mais il



continua à danser avec Marie de Riven et à aller la voir au jour de sa mère.

Cela dura trois mois. Stettin recevait tous les jours les confidences de son ami : il apprit successivement qu'elle avait les plus jolies dents du monde, la plus petite main idem, et un rire d'enfant qui serait en même temps la voix d'un petit oiseau.

De tous ces avantages extérieurs, Rex pouvait se convaincre par lui-même, mais ce qu'il ne pouvait que deviner, c'était l'amour grandissant dans ce cœur tout nouveau de petite fille.

Enfin, un beau jour, Cless confia à son ami que cette fois il n'y avait plus de doute, la petite l'aimait : sur la tête de Karl, elle le lui avait avoué !

Et il en fut lui-même extrêmement épris pendant trois mois.

..

Marie de Riven vivait dans un rêve : elle était si heureuse, heureuse comme sont les petites princesses dans les contes de fées, et elle aimait son prince avec une adoration absolue, et une admiration sans bornes. Dès le matin, quand elle se réveillait, il était déjà là, installé dans sa tête, puisque toute la nuit elle y avait rêvé, et puis le jour encore, sans cesse elle y songeait. A présent elle croyait bien qu'elle serait sa femme, toujours ainsi que dans les contes de fées, ne sachant pas du reste ce que c'était le mariage, ni si ce parti-là, précisément, était ou non avantageux pour elle. Elle ne spéculait nullement sur son titre, ni sur sa colossale fortune ; elle l'aimait, voilà tout, et elle l'eût épousé aussi bien, s'il s'était trouvé être le pauvre Monsieur Krieg, son professeur de chant, au lieu du premier parti d'Autriche. Et c'était joliment comme une fleur qui s'ouvre, cet épanouissement de son cœur.

La comtesse Carola triomphait silencieusement : elle laissait aller les choses à leur guise, — car les choses allaient bien — craignant d'interrompre leur cours par une intervention prématurée ou quelque parole imprudente.

Un après-midi, cependant, Marie eut un air radieux « comme si elle avait avalé le soleil », remarqua Lily qui avait six ans.

La mère soupçonna quelque chose, et vaguement, pour poser un jalon, elle demanda, sachant d'avance la réponse :

« Avec qui danses-tu le cotillon, ce soir ? »

Marie répondit tout de suite : « Avec le prince de Cless, maman. »

Puis elle ajouta, devenue rouge soudain, ce qui se remarquait très bien sur son visage pâle :



« O maman ! je suis si heureuse ! Il m'a dit qu'il m'aimait et il veut que je sois sa femme ! »

La mère dit simplement : « J'en suis très contente mon enfant. »

Elle s'attendit à une demande en règle, mais la demande n'arriva pas, car le vieux prince était entré dans une colère formidable (même la goutte faillit lui en monter au cœur, ce qui augmenta son indignation), lorsque son fils lui annonça qu'il demandait la main de Mademoiselle de Riven.

« Mais je l'aime, arguait Veit. »

— Aime-la tant que tu veux, mais ne l'épouses pas », répondit cet aimable vieillard.

Après deux heures d'explications, il lui fit si bien voir la folie et les inconvénients de cette mésalliance, que Veit promit de partir, le soir même, pour ses terres en Bohême.

..

Le prince Veit de Cless arpentait de nouveau le fumoir de Stettin ; il était terriblement agité ; et son ami ne rentrait pas.

Au bout de dix minutes, Rex Stettin apparut ; il s'avança en souriant, mais tout de suite son visage changea à cause de l'air si étrange de l'autre.

Cless murmura : « Il faut que tu me rendes un service, ce soir. »

Stettin dit aussitôt : « Très bien, lequel ? »

Le Prince hésita.

« Écoute, c'est une satanée affaire, mais je ne *peux* pas m'en tirer. Ça me désole... mais qu'y puis-je?... Voilà : le père m'envoie en Bohême, il ne veut pas que je l'épouse !... Alors, comprends-tu, plutôt que de la revoir, j'aime mieux m'en aller tout de suite, car enfin, quoi lui dire?... Je lui avais promis de l'épouser... et alors... »

Stettin s'indignait : « C'est très vilain ce que tu as fait là ! Pauvre petite ! C'est pas très propre, là, tu sais... »

De Cless prenait avec sa bouche les coins de sa moustache



brune et ses yeux bleus avaient un regard indécis. Enfin il dit avec un ton plaintif d'enfant gâté :

« Si tu crois que ça me fait plaisir à moi ! — je l'adore cette petite !... — Mais puisque je ne *peux* pas l'épouser, quoi faire ? Le

vieux ferait passer le majorat sur Karl. Je ne peux pourtant pas mendier avec elle... tandis que si je pars... il me fait deux cent mille florins de rentes, ça vaut la peine, hein ? *Alter j'unge ?* »

Il reprit d'un ton plus plaintif encore : « Mais je veux bien ne pas l'épouser, seulement, la revoir, ça m'est impossible. Affronter le regard de ces deux yeux, cela, je ne m'en sens pas la force... Alors, voilà ce que je voudrais que tu fasses : Elle m'a promis le cotillon ce soir, chez la baronne ; il faut que tu le dances à ma place. Attends-la à la porte et puis explique-lui, dis-lui que je suis appelé subitement pour des affaires urgentes, très urgentes, — enfin n'importe quoi, — et puis danse le cotillon avec elle. »

Stettin réfléchit.

— C'est bien, dit-il, je le ferai ; à cause d'elle — pauvre petite — mais c'est une agréable mission que tu me donnes ! j'aimerais mieux me faire couper un doigt. »

Puis il dit, presque durement : « Va-t-en, maintenant, laisse-moi. »

Veit de Cless s'en alla d'un air abattu.

..

Stettin guettait la porte d'entrée ; il était venu de bonne heure, ne voulant point manquer de la voir tout de suite. — Elle arriva tôt, avec un air radieux, et jolie comme on ne l'est pas. — Elle avait ce soir-là une robe en satin rose, avec des roses en guise de manches, et des roses aussi au bas de sa jupe.

Cela lui fit une peine très grande de la voir si gaie, et si parfaitement heureuse — sachant pourquoi — et songeant qu'il allait détruire toute cette joie, qu'elle allait s'effondrer sous la nouvelle qu'il avait à lui dire, comme un château de cartes qui tombe. Et il lui sembla que c'était comme un meurtre, le meurtre d'un oiseau, de faire ce mal à cette petite. Et secrètement il maudissait Cless et la besogne qu'il lui avait laissée.

Pourtant il fallait bien s'exécuter. S'avançant, il lui offrit le bras. Elle l'accepta avec un très gentil sourire, sachant que c'était son meilleur ami, et aimant tout ce qu'il aimait.

Il vit tout de suite qu'elle cherchait quelqu'un, et il savait trop bien qu'elle ne le trouverait point, jamais plus — son fiancé d'hier ! — Il fit d'abord un tour de valse avec elle, mais elle était un peu distraite, et regardait la porte furtivement, entre ses cils.

Il n'osait pas lui dire ; il ne savait comment s'y prendre, par où commencer, afin de lui faire le moins de peine possible.

Alors ne voyant point venir son prince (lui qui l'attendait toujours), elle pensa qu'il était en haut peut-être, la cherchant ; et elle ne voulait pas perdre un instant de sa chère présence : elle avait à lui montrer une robe neuve qu'ils avaient combinés ensemble, d'après son goût à lui (il aimait beaucoup la voir élégante).

Elle dit à Stettin : « Si nous montions, j'ai un peu chaud ici. »

Il s'inclina, lui offrant le bras ; il était navré, il comprenait bien pourquoi elle montait ! Non ! il ne *pouvait* pas lui dire, il attendrait encore ; elle le saurait bien assez tôt !...

Mais elle lui en fournit l'occasion d'elle-même, lorsque, ayant inspecté les salons d'en haut, elle n'eut pas aperçu de Cless.

N'y tenant plus, elle demanda : « Pourquoi donc n'êtes-vous pas arrivé avec le Prince, comme d'habitude ? »

Et elle devint toute rose, comme sa robe.

Il répondit en tremblant : « Oh ! Mademoiselle, il ne viendra pas ce soir ! »

Là, ça y était ! Qu'est-ce qui allait arriver maintenant ?

Le pauvre garçon n'osait regarder Marie ; mais il sentit qu'elle lâchait son bras d'un mouvement brusque.

Elle s'écria : « Comment ! il ne viendra pas !... Mais si, il vient, il doit danser le cotillon avec moi ! »

Puis elle ajouta, avec une grande peur qui lui vint tout à coup dans les yeux : « Est-ce qu'il est malade ? »

— Non, Mademoiselle, il n'est pas malade ! »

Et il lui offrit son bras de nouveau, ne voulant point qu'on la remarquât, la pauvre petite ! Elle le suivit machinalement.

Il n'osait rien dire ; — c'était horrible ! — il aurait voulu être sous terre.

Alors elle insista : « Mais je vous dis qu'il doit danser le cotillon avec moi ! »

Et Rex prit son courage à deux mains : « Mademoiselle... il m'a chargé d'un message pour vous... »

Elle ne souriait plus ; elle avait un air inquiet qui lui fit de la peine.

« Voulez-vous me faire l'honneur de me prendre comme remplaçant ce soir ? »

Elle ne répondit pas, ne pouvant pas comprendre, ses yeux merveilleux l'interrogeant, voulant savoir.

« Veit est parti, » ajouta-t-il, comme répondant à une question formulée.

Elle balbutia, avec un singulier effroi : « Parti où ? »

— En Bohême, dit-il tout bas.

— Pour combien de temps ?

— Je ne sais pas, trois mois, je crois. »

Alors, brusquement, après ces paroles, il se sentit le remords d'un assassin, car, tout à coup, ses yeux s'éteignirent. Ce fut



comme quelque chose qui se serait brisé, qui aurait disparu, qui serait mort, dans ces deux grands yeux insondables...

Et une telle détresse y vint à la place de cette chose disparue, qu'il aurait voulu tomber à genoux, là, tout de suite, lui demander pardon pour ce mal qu'il venait de lui faire — innocemment et malgré lui, — pour ce mal auquel il ne voyait aucun remède.

Et Rex trouva qu'en vérité ces yeux-là ne pouvaient jamais être tout à fait comme les autres : ils étaient incomparables aussi dans la douleur...

En ce moment, la comtesse Treurenberg et la baronne de Bohusch passèrent : c'étaient deux mères couperosées, en possession chacune d'un laideron implaçable. Et aussitôt, avec la cruauté barbare qu'a cette catégorie de femmes, à l'égard des jolies filles, la comtesse, élevant la voix, dit à l'autre, avec un air de chuchoter la chose : Ah ! chère Baronne ! vous savez la nouvelle ? Le prince de Cless a envoyé son fils en Bohême parce qu'il ne veut à

aucun prix du mariage de Riven ! Et Veit s'est laissé faire très docilement, à ce qu'on dit : je crois qu'on l'avait empêtré un peu plus qu'il ne l'eût voulu — c'est un garçon très pratique — et qu'il n'est pas fâché du tout de s'en tirer à si bon compte !... Mais c'est cette bonne Herminie Carola qui fera une tête !... »

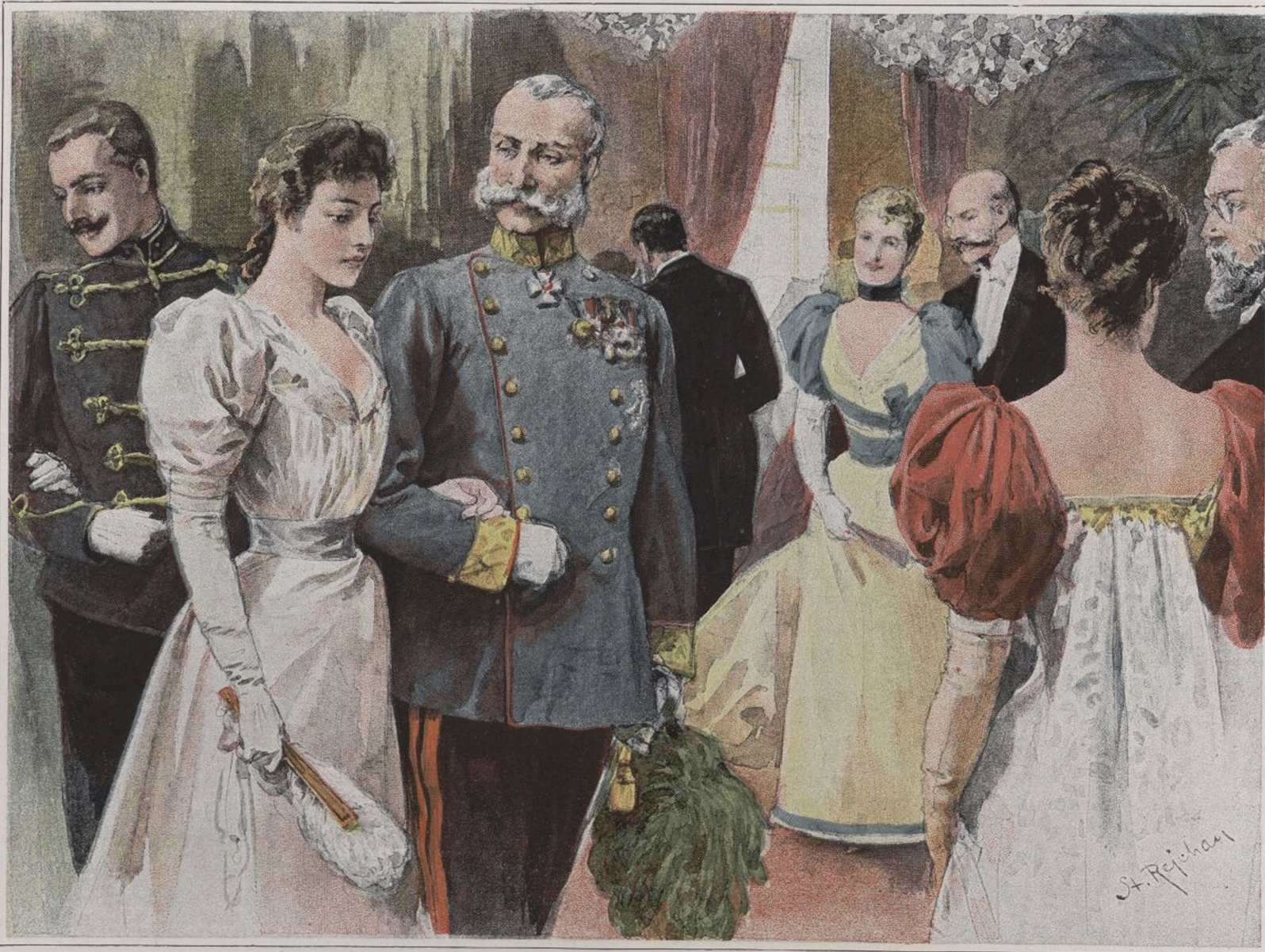
Son mauvais rire haineux d'hyène retentit après elle.

Et Marie de Riven avait tout entendu.

Un instant encore, elle resta immobile, regardant devant elle, sans rien voir, puis, d'autres personnes passant, il l'entraîna dans les galeries. Elle ne dit pas un mot et elle marchait à ses côtés.

Il allait les yeux baissés, avec une vraie terreur de voir encore une fois son regard. Il s'étonnait qu'elle ne parlât point : il avait redouté plus de questions. Enfin, il osa relever la tête, et il la regarda, et il vit sur ses joues deux larmes qui coulaient, deux pauvres larmes pathétiques qui lui fendirent le cœur...

Et une immense pitié le gagnait, un impuissance désolée et



colère devant cette grande douleur d'enfant. Et il comprit que c'était fini à présent, bien fini, du cœur délicat de Marie ; il comprit que jamais plus elle ne serait ce qu'elle avait été, qu'elle ne pourrait plus croire maintenant, qu'elle ne pourrait plus aimer, jamais plus, sans arrière-pensée, avec une confiance illimitée, aveugle, avec foi, comme on croit en Dieu, quand on y croit ; et il sentit qu'il assistait à une agonie, impuissant devant la trahison d'un autre, qui détruisait tout à la fois dans cette pauvre petite âme confiante, brisée.

..

« Regarde ! » dit laconiquement le prince Veit de Cless, en tendant à Stettin une feuille de part.

Il lut :

*Le comte et la comtesse Carola ont l'honneur de vous faire part du mariage de Mademoiselle Marie de Riven, leur fille et belle-fille, avec le comte Louis Cateck de Marol.*

Il rendit le papier à son ami sans mot dire.

« Eh bien ! qu'est-ce que tu dis de ça ? » exclama Veit très excité. Rex Stettin répondit après une hésitation d'une seconde :

— Qu'est-ce que tu veux que je dise ?... c'est tout naturel.

— Comment tout naturel ! s'écria Veit de Cless, tout naturel ! je trouve ça tout à fait révoltant ! Quelle comédienne, cette petite ! quand je pense qu'elle faisait semblant de m'aimer !... Ah les femmes ! les femmes ! toutes les mêmes !... Mais jamais je n'aurais cru cela d'elle !... »

Rex le considéra d'un air stupéfait, songeant à ces deux larmes qui lui étaient restées, ineffaçables, dans la mémoire, comme des cicatrices de brûlures...

Puis, redevenu philosophe, il haussa les épaules.

..

On apprit dans la suite que le comte Cateck avait quarante ans et qu'il était très riche. Et Veit de Cless, dûment marié à son archiduchesse, pense encore à l'heure actuelle que c'est Marie de Riven qui s'est fort mal conduite à son égard.

OSSIT.

(Illustrations de Stanislas Rejchan.)





## LE VŒU

PAR HENRI ALLAIS

**M**ON ami Uttenheim, le percepteur, jura entre ses dents, frappa rageusement le fourneau de sa pipe contre le bord de la table pour expulser un culot récalcitrant, et me dit : « Je suis tout bête aujourd'hui, voici que le journal m'apprend la mort de mon camarade Barraux... il faut me laisser, je ne vaudrais pas un clou, allez à la pêche sans moi. »

Je lui montrai la pluie monotone qui rayait les vitres, il haussa les épaules d'un geste las et reprit : « Pauvre bougre, ça l'a bien avancé ses deux étoiles de brigadier... Il est mort dans son fauteuil, mort d'une embolie, comme un notaire !... Allons, ça me rajeunira de vous conter l'histoire de Barraux. Vous l'écrirez après, si l'envie vous en prend. Voici des cigarettes... Figurez-vous qu'à Metz, le 31, le surlendemain de la capitulation, on nous sépara de nos hommes, on nous empila le soir dans des wagons à bestiaux, puis, en route pour l'Allemagne, sans même une botte de paille ! Nous étions là un pêle-mêle d'officiers de la garde de tout poil et de tout grade, chacun escorté de son ordonnance, de son portemanteau et de ses cantines.

Quand la nuit se fit tout à fait sombre, il y eut d'un bout du train à l'autre une clameur grossissante de protestation et de désappointement ; coucher sur la planche, passe encore, mais demeurer dans le noir à se cogner comme des noix dans un sac, c'était dur. Soudain la voix piparde de Barraux domina le tapage. Il nous conseillait le calme sur les tons les plus aigus, et la lueur d'une allumette brilla. Bientôt une bougie, deux bougies, la moitié d'un paquet de bougies éclairèrent notre prison. Cette illumination provenait de la cantine du camarade et des précautions de son fidèle serviteur, le grenadier Majesté, une perle. Par économie, nous nous réduisîmes au strict nécessaire, deux bidons de troupe suspendus aux traverses du plafond servirent de lustres, et si la bonne humeur ne vint pas, au moins l'aigreur des uns et l'abattement des autres se fondirent en une philosophie résignée.

Le matin nous étions à Mannheim. Là, réunion de notre cohue dans une salle immense, lecture par un Prussien des conditions de notre internement ; enfin, après engagement d'honneur de ne pas nous envoler, faculté pour chacun de choisir le lieu de son internement et de se rendre, l'épée au côté, dans une des vingt-deux villes qu'on nous offrait aux quatre points cardinaux. Les richards, les gros bonnets, s'adjudèrent des capitales d'Etats, ou pour le moins des chefs-lieux de principautés. Barraux et moi, nous optâmes pour Augsbourg, espérant y trouver à qui parler français chez les protestants réfugiés depuis Louis XIV, et notre colonne se disloqua le mieux du monde, sans effusions ni expansions attendrissantes. La misère rend méchant et injuste. Elle exaspère la méfiance innée chez l'homme ; aussi de quel air grognon coudoyait-on les gens avec qui on avait vécu pendant des années. Chacun semblait dire au voisin : « C'est peut-être ta faute si je suis là. Va-t-en, je t'ai assez vu. »

Bref, l'après-midi, fort tard, après une restauration sur le pouce et l'obtention compliquée de nos « laissez passer », nous nous embarquâmes Barraux et moi pour la Bavière, via Stuttgart ; au dernier moment grimpa dans notre wagon un grand lieutenant de carabiniers bleu ciel, à manteau rouge, la mine réjouie et le bonnet de police sur l'oreille droite. Il allait aussi à Augsbourg, nous dit-il, à quoi Barraux, ennemi né des cavaliers, répondit par une grimace médiocrement engageante.

Cependant nous allongions nos jambes avec volupté, le carabinier surtout qui n'en finissait pas et occupait à lui seul la moitié du compartiment. Quoique pas fiers, pas gais et très aplatis moralement, nous étions soulagés tout de même de sentir le cauchemar fini. Tantôt l'un, tantôt l'autre, en ruminant, avait une indignation rétrospective, un juron posthume, un regret de ses hommes emportés Dieu sait où, et une insulte pour qui nous avait fourrés dans ce traquenard.

Les heures passaient et nous berçaient, la pluie versait comme aujourd'hui. On ne nous demandait rien aux haltes et nous n'en demandions pas davantage. Quand le soir tomba, nous nous blottîmes dans nos cabans, le cavalier se drapa dans sa pourpre et nous ne fîmes qu'un somme jusqu'à l'aube ; alors nos estomacs crièrent famine. Vers les six heures, à Ulm, je me mis en quête du buffet et j'invitai les deux autres à me suivre. Le carabinier ne se fit pas tirer l'oreille, Barraux sauta sur le quai en s'ébrouant ; soudain je le vis s'arrêter, effiler pensivement sa moustache, hausser les sourcils avec une figure préoccupée, enfin il nous cria : « Rapportez-en pour trois, je crève de besoin, » et il courut au wagon. En d'autres circonstances, j'eusse essayé de comprendre sa lubie, mais les moments étaient précieux. À la porte de la salle à manger, une servante matinale nous indiquait de la main les jambonneaux, les saucisses, les cochonnailles les plus variées, et nous procédâmes à une raffe. Le carabinier attrapa une cuisse d'oie et, mordant à même, il promenait ses regards d'ogre sur la chair fraîche avoisinante, dont je n'excepte pas la servante. Puis dûment lestés de victuailles et de bouteilles, nous regagnâmes notre voiture et notre compagnon. Il paraissait assez sot le compagnon, et il nous accueillit avec un rire contraint. Or, j'ai d'habitude le jeûne peu endurant et je lui déclarai que sa plaisanterie était stupide. Le carabinier émit, la bouche pleine, une adhésion véhémement à mes propos, et j'attendais quelque algarade de Barraux, fort chatouilleux de son naturel ; à ma grande surprise il se contenta de se bourrer de lard froid, la mine très digne. Une fois repu, l'existence me sembla moins sombre et le chemin de fer plus ennuyeux ; je le chargeai de malédictions, le grand diable bleu ciel fit chorus ; Barraux essaya de démontrer que le wagon était un lieu de délices. On aurait juré qu'il avait élu domicile en ce misérable train cahotant. Le carabinier, assez peu éloquent jusqu'alors, éclata en protestations moins qu'aimables. Du coup, je crus tout gâté ; mon ami s'était levé, il bredouillait



des choses pénibles sur la grosse cavalerie, grosse, grande et... vous connaissez la suite, mais subitement il s'assit en grommelant et colla son nez à la vitre.

Nous roulâmes sans desserrer les lèvres que pour donner des accolades à la gourde de rhum du cavalier. Barraux qui ne négligeait jamais ni le solide ni le liquide, l'empoigna quand je la lui offris; après avoir bu il la rendit à son propriétaire sans un remerciement.

Celui-ci demeura pantois et m'interrogea de la prune. Ne trouvant rien absolument à lui répondre, j'inventai de poser un doigt sur mon front avec un regard significatif. « Je m'en doutais parbleu, je m'en doutais, souffla le carabinier, pauvre garçon ! Il

y en a plus d'un à qui le cerveau a dû claquer. » Et il le couva de ses gros yeux compatissants.

L'autre boudait encore quand nous entrâmes dans la gare d'Augsbourg, les mollets en proie à des fourmillements intolérables et les articulations ankylosées.

Nous fûmes nous présenter à l'autorité militaire. Durant les pourparlers Barraux piétinait, trépignait, s'agitait ridiculement, le carabinier, placide, balançait le gland d'argent de son bonnet de police et se dandinait d'un pied sur l'autre. Enfin, sous l'égide à la fois paternelle et soupçonneuse d'un gendarme, le trio s'achemina vers un modeste gasthaus pour y cantonner provisoirement. Le gendarme écrivit nos noms, les indications de nos grades et de



nos armes, l'adresse de la maison, et nous nous trouvâmes bientôt en face de petits lits carrés aux draps trop courts et d'un hôtelier souriant, aux joues trop rubicondes. Barraux et moi, nous prîmes par économie une seule chambre; le carabinier, décidément rivé à notre sort, en prit une autre pour lui, il était de taille à la remplir.

Je ne ne vous conterai pas les jouissances de notre pleine eau dans des cuvettes à désaltérer un serin, ni notre déjeuner barbare, ni notre course chez un tailleur du cru. Quand vint le soir, Barraux, de plus en plus taciturne, consentit à grand'peine à descendre avec nous dans une sorte de salle de café attenante à l'hôtel. Il s'installa néanmoins et considéra avec insistance, en poussant de gros soupirs, deux *gretchens* qui circulaient, portant des bocks monumentaux.

Les allants et venants nous dévisageaient sans l'ombre d'hostilité injurieuse; quelques-uns examinaient nos tuniques fripées, nos képis noirs de la garde, nos pantalons rouges à larges bandes, cette tenue les intriguait, Sedan n'ayant expédié en Allemagne que des prisonniers des troupes de ligne.

Le carabinier faisait prime avec ses épaules d'athlète sous son manteau écarlate artistement drapé. Cette curiosité un peu enfantine et nullement malveillante, presque respectueuse, ne pouvait nous déplaire. Le cavalier et moi nous avions oublié le compagnon, sa mauvaise humeur et son mutisme, devant ces bonnes têtes méditatives et ces panses bien nourries; nous plaisantions à demi-voix quand un cri de femme, un hurlement aigu où se mêlait la grande voix de commandement de Barraux, s'éleva au fond de la pièce, derrière la porte de communication par où passaient les *gretchens*. J'eus pendant la durée d'un éclair la pensée navrante que le malheureux était vraiment devenu fou à lier. Quant au carabinier, ce dut être sa conviction absolue. En une seconde nous nous précipitâmes, jouant des coudes, et nous arrivâmes bons premiers à la porte, prêts à tout démolir si notre « fou » était en danger. Ce que nous vîmes n'était pas pour nous rassurer sur son état mental. Derrière nous, les consommateurs commençaient à gronder, se méfiant de quelque mauvais coup à la française. Nous, archoutés des épaules au chambranle, nous les contenions, et le manteau écarlate, à lui seul, bouchait à peu près le passage.

Ce que nous vîmes, je ne l'oublierai jamais: une des *gretchens* à genoux, les dents claquant de terreur, tenant d'une main une bouteille de vin blanc, de l'autre un verre, et si tremblante qu'elle versait la moitié du vin sur le plancher. Devant elle Barraux, impatient et tonitruant, exhibant au bout de ses doigts un louis de 20 francs, du reste dans une attitude parfaitement convenable et qui ne pouvait prêter à la moindre équivoque.

Il nous aperçut: « Tenez bon, cria-t-il, ça y est. » En effet, la malheureuse était parvenue à remplir le verre, Barraux le saisit; sous son geste superbe, la tête blonde de la *gretchen* prête à se relever se courba plus bas, et le camarade but tout d'un trait, ensuite il prit la main de sa victime, la releva galamment et lui donna le louis. La pauvre fille, terrifiée, s'enfuit. Le carabinier et moi nous échangeâmes un regard désespéré, le public intrigué nous huait plus fort et nous recevions dans le dos des poussées formidables. Sans nous arrêter à morigéner le fou, nous opérâmes un rapide et violent changement de front; à notre aspect rébarbatif, la manifestation se refroidit, mais une muraille de gilets à fleurs et de lévites démodées menaçait de nous écraser, des yeux indignés nous poignardaient; quant à l'auteur plus ou moins responsable du scandale, il respirait comme délivré d'un poids étouffant; son visage goguenard révélait une satisfaction sans bornes et ne trahissait pas la moindre exaltation malade.

« Allons, rompez, la Bavière, prononça la basse profonde du carabinier, rompez et ne vous avisez pas de nous toucher.

— En douceur, en douceur, mon cher, reprit Barraux de son ton le plus suave, ils n'ont rien dû y comprendre... ni vous non plus... Voyons, le gros là-bas, rangez-vous donc s'il vous plaît, que nous passions... on vous la rendra votre boulotte, je ne l'ai pas mangée, sapristi!

Or, rien ne bougea; bien plus, l'assemblée, intimidée d'abord par notre manœuvre, par la carrure du géant rouge et bleu ciel, redevenait houleuse et agressive, elle croassa de plus belle et tendit vers nous des poings vengeurs. Au milieu du charivari, j'avais peine à garder mon sang-froid, l'angoisse m'étreignait que Barraux se portât à de nouvelles excentricités, j'entrevois déjà des perspectives ardues de réclusion et de forteresse, d'autre part le fou semblait subitement assagi et il avait sous sa moustache un sourire bien peu satanique.



« Heraus Schweinpelz, proféra un brave de l'arrière-garde, tout près de la rue, et la foule ayant trouvé le mot de la situation, répéta en chœur : « Heraus, heraus », ça tournait au tragique.

Dans mon malheureux cerveau anémié par les privations du siège, dénivelé par les alternatives d'espérance et de déceptions, secoué et battu par la route, je n'arrivais pas à rassembler deux idées nettes et la marée des assaillants montait toujours. Le carabinier, à bout de patience, brandissait une cruche ventrue, prêt à la casser sur l'oreille du plus audacieux, lorsqu'un remous s'opéra tout à coup chez l'ennemi. Un vieux bonhomme sec, plus long qu'un jour sans pain, se démenait gaillardement dans la cohue, il parvint jusqu'à nous, me mit la main sur l'épaule et vociféra des choses probablement décisives car, après de raisonnables protestations, la salle se vida et les Bavarois défilèrent comme des chiens qu'on fouette. Le carabinier, épanoui, gratifia notre sauveur d'un discours en petit nègre : « Vous très chic, mon brave... sacrée poigne, à la bonne heure ».

« Tiens, il est décoré », remarqua Barraux.

De fait, un large ruban rouge s'étalait à la boutonnière du vieux. Instinctivement nous nous découvrimmes, le bonhomme retira sa calotte de velours et nous voilà tous quatre en des révérences majestueuses. Puis le vieux, redressant sa haute taille, nous dit avec lenteur : « Messieurs, je suis Arminius Schubert, ancien lieutenant aux cheu-légers bavarois en 1812. J'ai été décoré de la main de Napoléon... »

Il y eut un grand silence et nous n'avions pas envie de rire, je vous jure.

Enfin, j'essayai de parler, ma voix s'étranglait au gosier. Un seul mot, un seul nom a parfois tant de prestige et évoque de tels éblouissements ! Ravalant ma salive, et la gorge sèche, je bégayai des remerciements entrecoupés, le carabinier, moins ému, vint à mon secours ; à la longue il avait compris, et le résultat de l'association de ses idées fut un retentissant : Vive l'Empereur, que nous répétâmes attendris. Le bonhomme hocha la tête et nous demanda avec une politesse froide : « Puis-je savoir ce que vous faisiez-là, Messieurs, et pourquoi ce tapage ? »

Le carabinier et moi nous nous tournâmes vers Barraux, attendant l'explication de l'énigme... s'il était capable de la donner. Lui, s'adressant à Arminius, se découvrit derechef : « Nous sommes entre vieux soldats, monsieur, voulez-vous faire à notre chambre l'honneur d'une visite, je vous contera cela en trinquant aux anciens ? » Décidément, si le camarade était fou, il avait encore des intervalles lucides et savait trouver ses mots. Schubert répondit : « Non, monsieur, vous vous expliquerez mieux chez moi ; laissez-moi vous conduire, c'est à deux pas ».

Il nous introduisit dans une pièce basse, lambrissée de chêne. Sur le mur, à la place d'honneur, un Wittelsbach d'autrefois se carrait en son cadre couronné, en face de lui une gravure représentait Napoléon franchissant un gué, escorté par les contingents Bavarois. Au-dessous de l'Empereur, et recouverte par une glace bombée, une croix de la Légion d'honneur au ruban décoloré, à droite un immense casque noir à chenille, une giberne à la banderolle dorée, à gauche un sabre droit à fourreau de cuir, à coquille et garnitures de cuivre.

Nous demeurions silencieux devant ces reliques. Les temps

lointains de l'épopée renaissaient à nos mémoires, troublaient et amollissaient nos cœurs de vaincus. Schubert parla et sa voix chevrotait : « Cette décoration, il me l'a remise lui-même, il l'a attachée lui-même... Jamais j'y ai consenti à retirer mon ruban rouge, jamais, même quand j'ai vu et dernier la France déclara la guerre. Alors j'ai été insulté dans les rues, messieurs, on m'a nommé traître et lâche. De ce jour j'ai mis un pistolet dans ma poche et celui-là mourrait qui oserait toucher à la croix de l'Empereur ».

— Matin de matin, bredouilla le carabinier tout pâle, c'est beau, ça !

— N'allez pas croire au moins, continua sèchement le vieux, que si j'ai protégé trois Français portant la même croix que moi, je sois un mauvais Allemand. J'ai versé mon sang pour la patrie allemande et je n'ai fait, en vous défendant, que payer ma dette à l'Empereur, vous ne m'en devez aucun gré. Maintenant soyez assez bons, je vous prie, pour m'apprendre la cause de la bagarre.

La physionomie de Barraux s'imprégnait d'une gravité singulière et regardant le bonhomme dans les yeux : « Ecoutez-moi bien, herr lieutenant Schubert, des cheu-légers bavarois : »

« En 1859, peu de temps avant le départ pour l'Italie, je fus appelé en Lorraine près de ma vieille grand'maman. Elle se sentait mourir et tenait à nous embrasser tous, moi principalement, disait la dépêche. Je me mis en tenue avec mes aiguillettes de la garde, car c'est ainsi qu'elle aimait à me voir, et je sautai dans le train de Sarrebourg, de là à Lorquin en voiture. Quand j'arrivai le soir, elle reposait ; depuis le matin elle refusait de parler pour ménager ses forces. Je me penchai sur elle et je l'embrassai ; elle posa sur ma tête sa main décharnée où brillait l'étroite alliance du grand-père ; sous l'irrésistible et pourtant si légère pression de cette

main, je m'agenouillai. Alors elle se redressa, la vie revint à ses yeux et elle me dit : « Tu vas jurer, sur ton honneur de soldat, d'exécuter strictement ce que je te demanderai, mon petit enfant... »

— Je le jure, bégayai-je dans l'effroi de mon âme et sentant la mort toute proche.

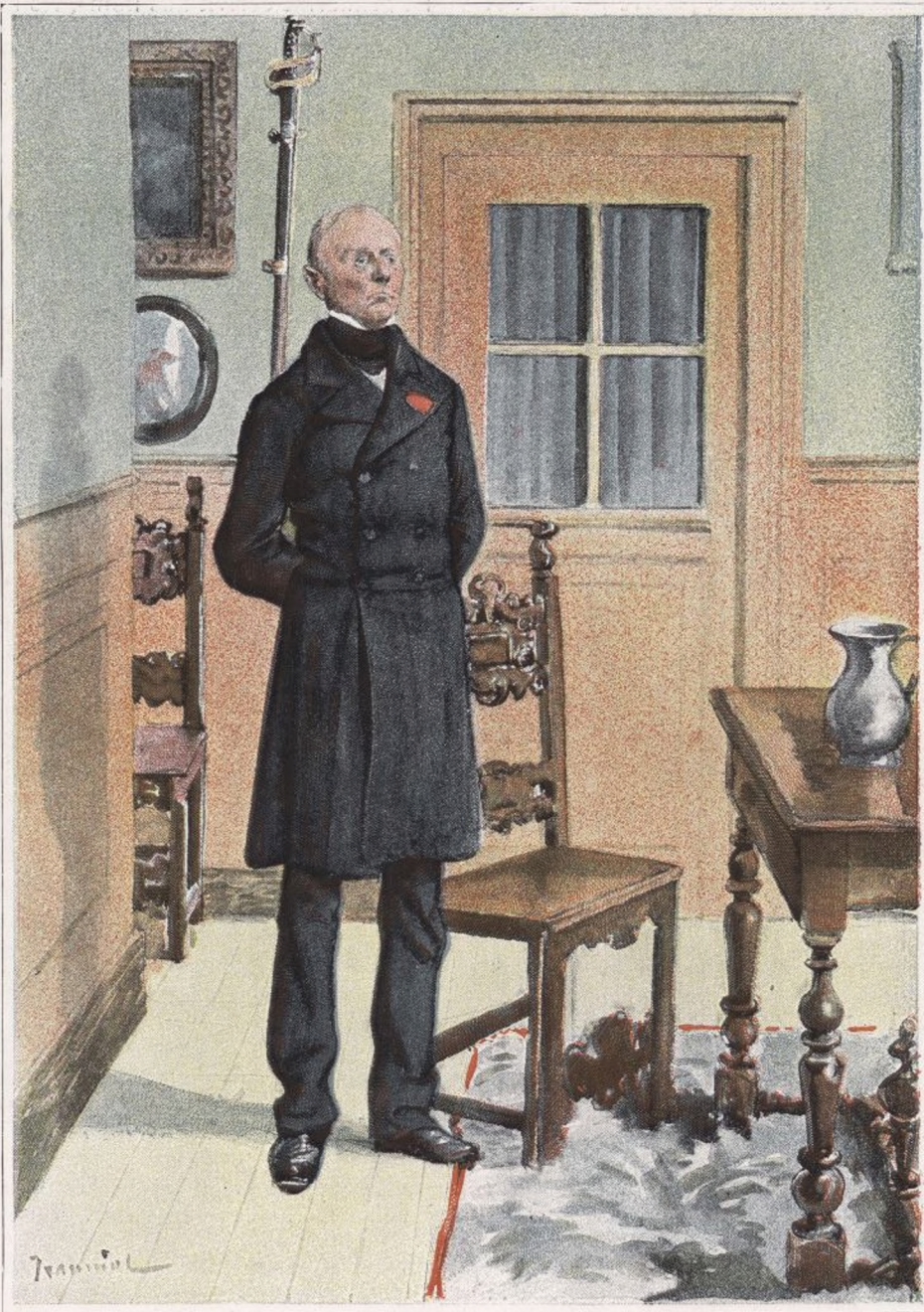
— Ecoute, il y aura bientôt quarante-cinq ans, j'en avais trente, ton grand-père se battait à l'armée de Lecourbe dans le Haut-Rhin et l'ennemi entra chez nous. Un jour, dans cette maison où je vais mourir, un Allemand m'obligea, tu m'entends, il m'obligea à lui servir un verre de vin, à genoux ; j'ai juré que quelqu'un des miens, un soldat, en Allemagne, forcerait une Allemande à en faire autant et laverait la tache, jure aussi que tu le feras si ton Empereur te mène là-bas, jure-le... »

— Je le jure, répondis-je... et je l'ai fait. Le souvenir aigu de mon vœu m'est revenu quand sur la porte du buffet d'Ulm, j'ai aperçu la servante, j'ai été lâche et je me suis sauvé... Ici enfin j'ai, moi aussi, payé ma dette et la honte au cœur, j'ai humilié une femme... Ai-je eu tort ? »

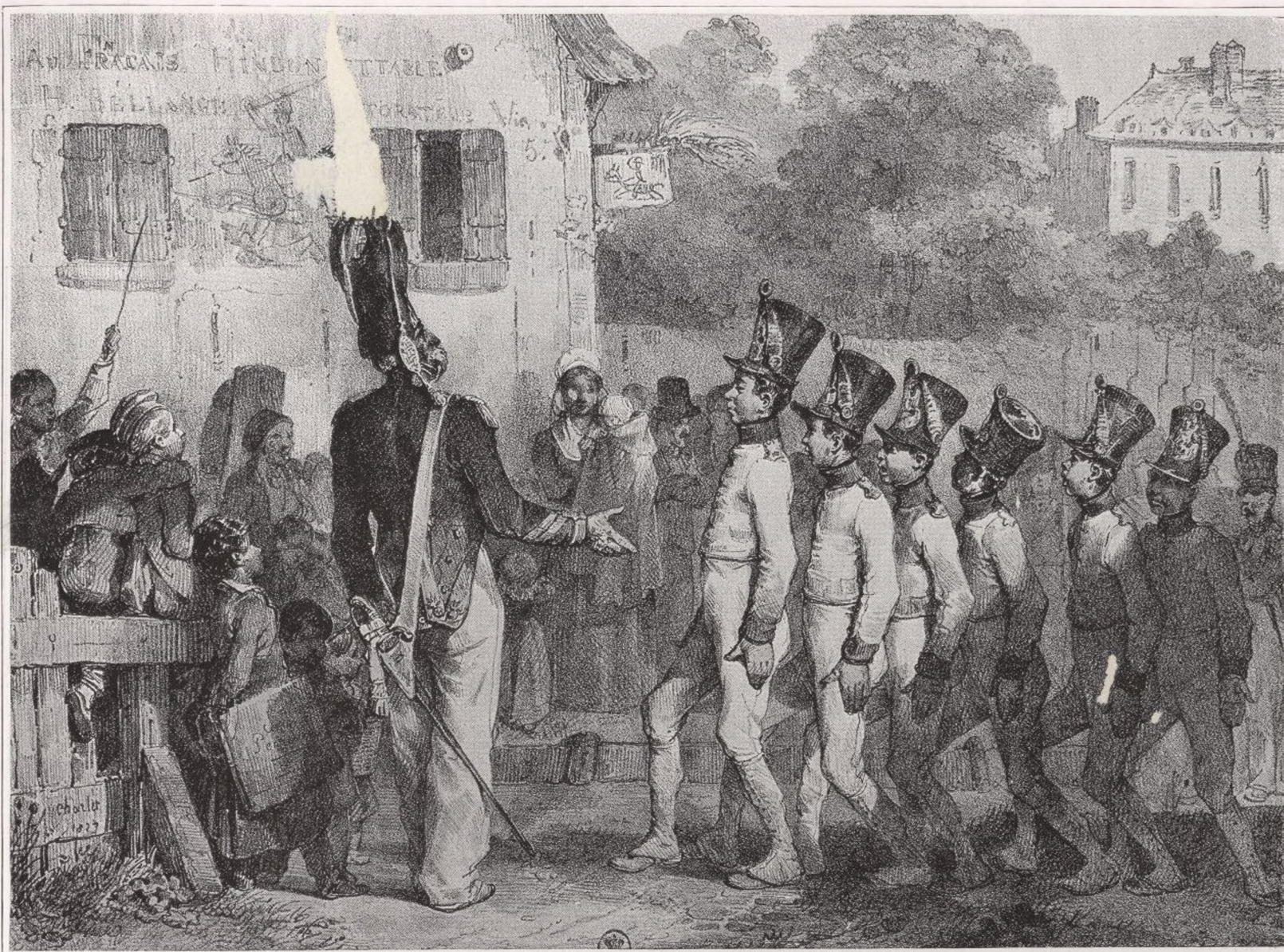
Arminius Schubert réfléchit un instant et répondit d'une voix tremblante : « Une parole donnée est sacrée, monsieur le Français, je ne vous blâme pas, mais je regrette fort de ne pas vous avoir laissé assommer, et si je n'avais quatre-vingts ans vous me rendriez raison. »

(Illustrations de Jeannot.)

HENRI ALLAIS.



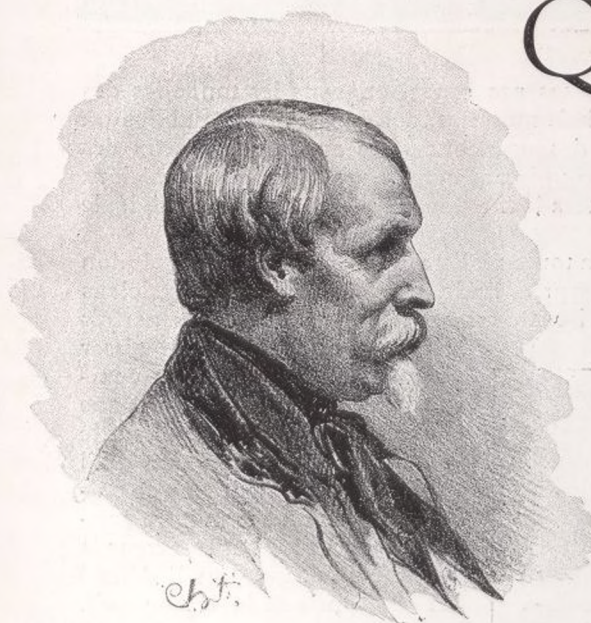




AU COMMANDEMENT DE HALTE! RAPPROCHONS VIVEMENT LE PIED QUI EST A TERRE, A CÔTÉ DE CELUI QUI EST EN L'AIR ET RESTONS MOBILES!!!

# CHARLET

PAR JEAN MÉRIEM



CHARLET, PAR LUI-MÊME.

Qui ne connaît la célèbre lithographie de Charlet représentant le Grenadier de Waterloo et qui porte pour légende le mot célèbre attribué à Cambronne? C'est une des premières planches de l'artiste. On peut dire aussi que ce fut une des premières lithographies à succès qui parurent depuis la découverte encore toute récente de la lithographie. Et elle contribua puissamment à la vogue de cet art nouveau qui devait avoir bientôt de si brillants interprètes et de si fervents admirateurs.

Elle apparaissait en pleine Restauration au milieu de l'impopularité croissante du gouvernement des Bourbons qui ne réussissaient à prolonger de quelques jours leur pouvoir éphémère que par des mesures de répression dont les bonapartistes étaient les premières victimes. Cette lithographie fit l'effet d'un pamphlet sanglant écrit par une main de maître, à l'adresse des alliés, restaurateurs du trône, auxquels le grenadier de Waterloo lançait son immortelle apostrophe.

Aussi le succès qu'elle obtint fut-il à la fois artistique, patriotique et politique. En voyant cette planche et après l'avoir sans doute comparée aux premières œuvres picturales de Charlet trop souvent d'une exécution molle et d'un coloris désagréable, le baron Gros aurait dit à l'artiste qui étudiait à son atelier: «Allez, mon ami, travaillez seul, suivez votre impulsion. Abandonnez-vous à votre caprice, vous n'avez rien à apprendre ici.»

On peut donc considérer le succès obtenu par cette fameuse

lithographie, aujourd'hui presque introuvable, comme le point de départ de la fortune artistique de Charlet qui, sans les salutaires conseils et les encouragements de son maître, se serait peut-être encore longtemps attardé dans l'art d'exprimer la vie de ses contemporains à l'aide de couleurs où la théorie des contrastes s'affirme trop souvent avec une impitoyable violence.

«Né de parents pauvres *maisonnettes*», comme il l'a écrit lui-même sur le frontispice d'une suite de dessins qu'il publia en 1846, Charlet connut dans la première jeunesse toutes les tristesses de la pauvreté. Mais il trouva dans sa gaieté naturelle, dans sa joyeuse philosophie, une continuelle sauvegarde contre l'infertile découragement. Il était encore enfant lorsqu'il perdit son père, dragon de la République, qui lui laissa pour tout héritage (c'est notre artiste lui-même qui nous l'apprend): «une culotte de peau et une paire de bottes un peu fatiguées par la campagne de Sambre-et-Meuse et son décompte de linge et chaussures, lequel s'est monté à neuf francs soixante-quinze centimes.»

Fort heureusement sa mère dont il ne parlait jamais sans une émotion profonde se dévoua tout entière à son éducation. Elle le plaça d'abord à l'école des *Enfants de la Patrie*, puis au lycée Napoléon. Mais les faibles ressources de l'excellente femme furent bien vite épuisées et Charlet, désireux de venir à son tour en aide à sa vieille mère, écourta brusquement ses études pour occuper un petit emploi dans une des mairies de Paris. D'ailleurs, il ne put conserver longtemps cette modeste situation à cause de ses opinions bonapartistes. En 1814, nous le trouvons à la barrière de Clichy, mêlé à la foule des braves qui, sous le commandement de Moncey, venaient op-





poser une vaine et suprême résistance à l'invasion. Sur sa manche brillaient les galons de sergent-major de la garde nationale. Il se battit comme un lion, en digne fils de dragon de la République, et fut, pour sa belle conduite, nommé capitaine en second de sa compagnie. C'était le commencement et la fin

de ses exploits militaires. L'empire tomba et Charlet déposa les armes. Dès lors il n'eut plus qu'un rêve, ce fut de raconter à son tour les hauts faits de tous ces soldats de l'Empire, de ces incorrigibles grognards, de ces « grenadiers épiques », de tous ces joyeux compagnons du camp de la lune dont son père fut un des



LE PONT D'ARCOLE (25 JUILLET 1830).

types les plus complets, et dont il put voir se dresser près de lui les derniers débris à la barrière de Clichy, au milieu de la fumée de la bataille. Il n'oublia pas non plus ces intrépides *Marie-Louise* qu'il a si pittoresquement représentés sous la longue capote du soldat Hutinet, fusilier de la 3<sup>e</sup> du 2<sup>e</sup> de la 24<sup>e</sup>, et dans ces planches célèbres et devenues si populaires, qui s'appellent le *premier coup de feu* et le *second coup de feu*. Et ces milliers d'estampes signées de son nom forment comme un vaste poème militaire, qu'illumine toujours un rayon de franche gaieté et d'où se dégage dans toute sa vérité la figure héroïque du soldat de Napoléon.

Cette bonne humeur qui est la caractéristique du troupier français, nul n'a su la mieux exprimer que Charlet et en déduire tous les heureux effets dans des centaines de planches de la plus réjouissante philosophie, comme les *Pénibles adieux*, le *Premier Coup de feu*, *Hutinet*, et cette scène prise si naturellement à l'exercice et qui est admirable de comique et de mouvement juste : « *Au commandement de halte*, vous portez vivement le pied qui est à terre à côté de celui qui est en l'air, et vous restez mobile ! »... etc.

Charlet fut le peintre intimiste du soldat. Il l'a familièrement représenté dans tous les détails de sa vie. Tantôt il nous le montre se dressant de toute sa taille sur un tas de morts comme dans le *Soldat français* et le *Grenadier de Waterloo*, prenant d'une main son fusil fumant, de l'autre, portant sa cartouche à ses dents, tantôt s'agenouillant dans une attitude pleine de compassion, pour faire boire à sa gourde un ennemi blessé. Le combat

terminé, il suit son héros pas à pas, et, sous les tonnelles des guinguettes, dans les bals musettes, dans les jardins publics où fleurissent à l'ombre des quinconces les appas somptueux des nourrices chères au troupier, il couvre ses albums de précieux croquis qu'il transportera bientôt sur la pierre avec une originale saveur d'exécution.

Cette représentation toute réaliste de la vie du soldat eut le don de déplaire à certains esprits raffinés, à certains métaphysiciens de la critique qui ne virent dans ces peintures de scènes parfois triviales, que le désir d'abaisser le sujet au niveau de la compréhension populaire, alors que l'excellent Charlet ne peignit le soldat français que parce qu'il l'aima de toute son âme de soldat. Et s'il nous le montre pressant tour à tour sur son cœur la hampe du drapeau qu'il défend et le poupon de la bonne qu'il courtise, c'est qu'il a voulu nous le faire voir tout entier à travers les diverses manifestations de sa très humaine nature parfois soumise à d'autres élans qu'à ceux du patriotisme.

Les critiques acerbes et trop souvent injustes que certains écrivains de l'époque, Baudelaire entre autres, adressèrent à Charlet, blâmant d'ailleurs bien plus la philosophie de son œuvre que l'exécution même de ses travaux, furent énergiquement

combattues par un maître dont les éloges suffirent pour assigner à notre peintre une place d'honneur parmi les meilleurs artistes du XIX<sup>e</sup> siècle. En maintes circonstances, l'admiration d'Eugène Delacroix pour Charlet se manifesta d'une façon éloquente et les quelques lignes suivantes donneront une juste idée de la haute



QUAND ON A PASSÉ LA NUIT AVEC DES PAROISSIENS-LÀ, ON PEUT COUCHER AVEC LE PREMIER VENU.



estime que professa pour l'auteur du *Grenadier de Waterloo* le peintre immortel de *l'Entrée des Croisés à Constantinople* :

« ... Qui croirait que de simples dessins puissent arriver à un comique aussi profond et résumer dans une simple feuille tout un caractère et presque toute une action ? Ses figures sont si frappantes et si vraies, le point où il saisit son personnage, l'entourage qu'il lui donne, figures ou accessoires, est tellement celui qui doit faire ressortir l'idée, que je n'hésite pas à le placer pour la peinture des caractères à côté de Molière et de La Fontaine. Le langage dans lequel il s'est exprimé n'est pas celui de ces hommes divins ; mais son image est aussi pénétrante que leur prose ou que leurs vers... Ses personnages sont à lui ; ils ont la tournure et l'accent qu'il a voulu. Ses types sont de ceux qu'on n'oublie point et la variété en est infinie. Il n'a jamais répété ni la même tête, ni le même ajustement... » Passant ensuite à l'exécution, Delacroix s'exprime ainsi : « Le talent de Charlet n'avait point eu d'aurore... Charlet est arrivé tout armé, pourvu de ce don de concevoir et d'exécuter qui fait les grands artistes. Il a même cela de remarquable, c'est que la première période de son talent est celle où ce talent est le plus magistral. Dans des sujets aussi simples, et, ce qu'il y a de plus difficile, dans la représentation de scènes vulgaires dont les modèles sont sous nos yeux, Charlet a eu le secret d'unir la grandeur au naturel. En parcourant cette suite de magnifiques dessins qui ont marqué surtout la première époque de son talent, on cherche involontairement ce qu'on peut lui préférer chez les plus grands maîtres sous le rapport de la simplicité de la conception et de l'ampleur du dessin. Un peu plus tard, l'adresse de la main devenue plus remarquable l'entraînait souvent dans une exécution dont la précision et la délicatesse ne sont pas exemptes d'une certaine coquetterie. Cette adresse merveilleuse n'enlevait rien du reste à la franchise de son invention. La composition, plus spirituelle quelquefois que l'intention, n'en demeure pas moins profonde et incisive, sans rien de hâté ou de négligé. »

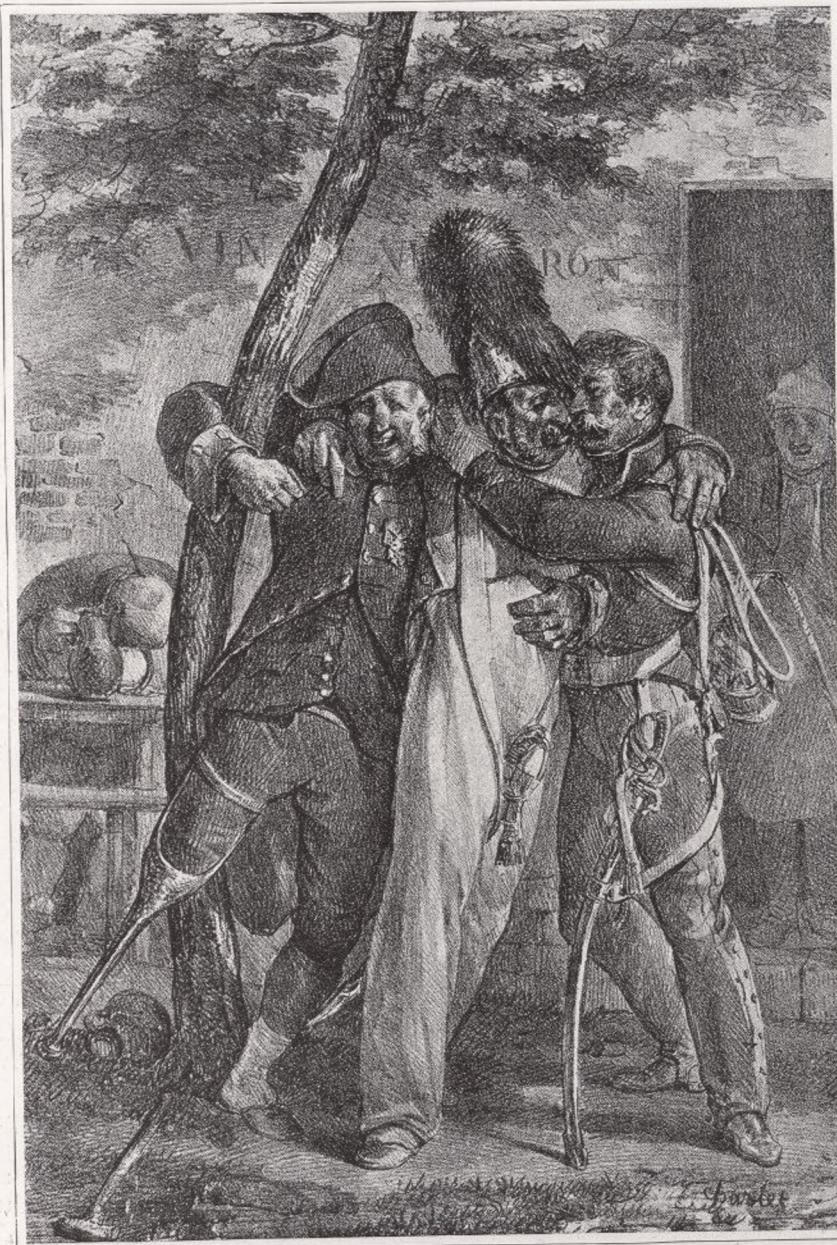
Les débuts de Charlet dans la carrière artistique furent des plus pénibles et jamais, nous dit M. de la Combe dans l'intéressante biographie qu'il a consacrée à

son ami, commencements ne furent plus difficiles ni moins encouragés et c'est une grande erreur de croire que les premières lithographies de Charlet furent rapidement enlevées et firent révolution dans le goût public. Il faut bien l'avouer, lorsque le nom de Charlet était dans toutes les bouches après l'apparition du *Grenadier de Waterloo*, de *l'Aumône du Soldat*, et de tant d'autres magnifiques pièces qui marquèrent si brillamment les débuts de ses travaux, son mérite artistique était compté pour rien. Tel était d'ailleurs le peu de cas qu'on faisait alors de son talent qu'il obtint à grand-peine de pouvoir faire une planche à *la Vie politique et militaire de Napoléon* par Armanet, et qu'en 1818 il était encore réduit pour gagner sa vie à travailler pour le compte d'un méchant peintre décorateur qui le chargea de peindre des lapins, des canards, des gigots sur les volets de l'auberge des *Trois Couronnes*, à Meudon.

C'est à cette époque qu'il fit la connaissance de Géricault, avec lequel il fut lié depuis d'une étroite amitié. Il l'accompagna à Londres en 1820 quand le célèbre peintre alla exhiber devant les Anglais son *Radeau de la Méduse* dont l'immense mérite avait été méconnu au Salon de 1819. Pendant ce voyage, Charlet eut deux fois l'occasion d'empêcher le splénétique Géricault de se donner la mort. Il l'arrêta un jour au moment où il allait se jeter dans la Tamise. Une

autre fois il arrivait à temps pour s'opposer à une asphyxie volontaire. Les bonnes grosses saillies de l'ancien enfant de troupe finirent par avoir raison de ce spleen obstiné.

De retour à Paris, Charlet se mit au travail avec plus d'ardeur que jamais, et put réussir enfin, grâce à l'imprenable et brillante fécondité de son talent, et aussi à l'appui de ses illustres amis Delacroix et Géricault, à forcer la porte des éditeurs les plus en vogue, comme les frères Gihaut. C'est alors (1824) qu'il songea à se marier ; il s'était épris, nous dit M. de la Combe, d'une belle passion pour une jeune personne aussi modeste que jolie, et qu'il avait surprise, à la première entrevue, raccommodant des bas. « C'est la Providence qui m'a conduit ici, se dit-il, et voilà bien la femme qu'il me faut, moi qui ai toujours mes bas troués. » Dès ce moment, la pauvreté qui fut depuis sa naissance sa compagne fidèle, lui dit



LES PÉNIBLES ADIEUX.



VOILA! JE VOUS INTERROGE... TAISEZ-VOUS!



pour toujours adieu. Il n'eut plus désormais à s'inquiéter de l'état de ses bas. Les commandes affluèrent de tous côtés. A la fortune

vinrent bientôt s'ajouter les honneurs. Le gouvernement de Juillet se souvint qu'aussi bien que les refrains de Béranger les litho-



graphies patriotiques de Charlet avaient contribué à préparer les esprits à la Révolution de 1830, et il fit Charlet chevalier de la Légion d'honneur (1831). C'est l'année suivante qu'il accompagne son ami le général de Rigny dans la campagne du siège d'Anvers dont il a reproduit les principaux épisodes.

La vie laborieuse de Charlet ne fut pas complètement absorbée par ses travaux lithographiques. Entre temps il faisait de la peinture, mais il y réussissait médiocrement. Une fois cependant, dans une heure de brûlante inspiration, ce joyeux peintre du soldat imagina une composition extraordinairement tragique et le sujet le prit tout entier avec une telle force, qu'il arriva à en exécuter certaines parties avec une réelle maîtrise. Je veux parler de la *Retraite de Russie* (en ce moment au Musée de Lyon) où l'héroïque agonie de la grande armée est racontée avec une si superbe éloquence. On ne peut voir ce tableau sans éprouver une sorte d'angoisse, avec ses personnages qui, décharnés sous leurs longs manteaux, ressemblent à des spectres dont les silhouettes se détachent vaguement dans un brouillard de mort.

M. de la Combe nous raconte en termes touchants les derniers moments de Charlet.

« Le 30 décembre 1845, à dix heures du matin, Charlet était dans son lit. Il manquait d'air, il fait signe d'ouvrir la fenêtre; il se fait conduire à sa table de travail soutenu par un de ses fils. Assis dans son fauteuil, il veut saisir un crayon; mais c'est en vain... Il prend la main de sa femme, celle de son fils: « Adieu, mes amis, dit-il, je meurs, car je ne puis plus travailler. » Quelques moments après, il rendait le dernier soupir.

Telles sont, en résumé, la vie et l'œuvre de ce véritable grand

artiste, bien peu connu de la génération présente malgré la persistante popularité de son nom. Avec une verve intarissable, avec une étonnante facilité née de très sérieuses études, il a prodigué les inépuisables trésors de son esprit dans des milliers de lithographies, des sépias, d'aquarelles, aujourd'hui dispersées aux quatre coins du monde. Et cependant tout Charlet n'est pas en core dans ces compositions prime-sautières écloses presque instantanément sous la rapide et légère caresse de son crayon ou de son pinceau. Pour pénétrer son âme, pour deviner sa secrète pensée derrière toutes ces œuvres dont l'ensemble donne une impression d'inaltérable bonne humeur, de gaieté franche, de joviale et réconfortante philosophie, il faut avoir parcouru sa correspondance. A tout instant, à travers la série désopilante des lettres qu'il écrivait à ses amis Aubry, Géricault, Bellangé, etc., apparaissent, formulées dans un style d'une solide et grave éloquence, des théories d'esthétique morale, qu'on lit avec une certaine surprise et qui révèlent un Charlet « penseur, austère et profond », et très brillant écrivain.

Charlet est mort depuis cinquante-trois ans. L'heure est donc venue de le juger en pleine liberté, et nous ne pouvons mieux faire que de répéter ce qu'en disait jadis Jules Janin: « Toute sa vie il a été honoré, entouré, fêté à l'égal d'un vieux soldat qui raconte à ses petits-enfants attentifs l'histoire de ses

batailles et de ses amours. Sa bonté l'a rendu populaire et son talent l'a fait aimer. Il a écrit, en se jouant, les plus aimables chapitres de l'histoire guerrière et politique du XIX<sup>e</sup> siècle. »

JEAN MÉRIEM.



OU! LES GUEUX!



JOSEPH BAIL



[Il est interdit de vendre séparément cette reproduction.]

Copyright by Bousso, Valadon & Cie, 1893.

TROP D'OUVRAGE!

Typographie BOUSSOD, VALADON & Co.

FIGARO ILLUSTRÉ, 1893.









## CATALINE

PAR

### JEAN RAMEAU

DANS la vie de Cataline Langlade, il y avait, chaque année, deux événements considérables. Le premier était fort gai ; le second était excessivement triste. L'événement gai survenait au commencement de l'hiver ; l'événement triste se produisait généralement à la fin de l'automne. Le premier affectait l'estomac de Cataline, estomac négligé, mais très expert, dont les jouissances étaient souvent extraordinaires. Le second affectait son cœur, autre organe exigeant et pas mal doué, dont les peines étaient parfois violentes. L'événement heureux consistait à manger des croupions d'oie — et certes, pour les initiés du pays de Gascogne, un croupion d'oie récemment égorgée, un croupion juteux, cuit sur le gril, est l'une des trois ou quatre choses terrestres qui puissent donner aux croyants un avant-goût du paradis. L'événement malheureux se rapportait au fils de Cataline ; ce fils étudiait la médecine à Paris et, au mois de novembre de chaque année, après quelques semaines de vacances, il quittait la maison natale en disant à sa mère un adieu plaintif ; or pour une vieille paysanne toute simple comme Cataline, l'adieu d'un fils qui s'en va si loin, dans une ville mystérieuse qu'elle ne connaîtra jamais, cela, certes, constitue quelque chose de poignant qui fait monter dans les yeux des larmes bien douloureuses.

Aussi, Cataline Langlade, femme pratique et avisée, avait-elle, depuis quelque temps, une idée ingénieuse. Pour amortir les coups si différents que ces événements lui portaient, elle avait soin de

les combattre l'un par l'autre, et elle s'arrangeait de façon à les faire arriver le même jour : elle tuait les oies de la maison quand l'étudiant préparait ses malles, et elle mangeait les croupions, le matin même du départ.

Cataline Langlade était une femme de cinquante ans, pas des plus fines peut-être, mais des meilleures sans contredit. Elle portait le costume des Landaises d'autrefois, et son foulard éclatant flottait en larges plis sur la nuque, après avoir serré, aux tempes, deux bandeaux minces de cheveux gris.

Cataline était presque riche ; elle avait deux métairies prospères. Néanmoins, depuis la mort de Langlade, son homme, Cataline vivait comme une pauvre. Tout ce qu'elle pouvait tirer de ses champs, de ses étables ou de ses volières, la veuve allait le vendre aux marchés des villes proches ; et cela faisait des tas sonores de pièces blanches, dont elle tâchait de remplir, chaque année, un vieux pot-au-feu hors d'usage. Et la plus grande partie de cet argent partait, sous forme de mandats roses, vers le pays inconnu, pour aller trouver Edmond Langlade, l'enfant si cher, le fils robuste de paysan, dont Cataline voulait faire un Monsieur à belles manières, un personnage imposant et décoré.

Et là-bas, au Quartier-Latin, Edmond ne gaspillait pas les pièces blanches de Cataline. Il était studieux, économe et rangé. Il ne savait pas tapager comme les camarades, et il mécon-

naissait les joies que l'on dispense dans les brasseries. Les dames odorantes du Luxembourg l'intimidaient, avec les bruits de soie





fripée de leurs évolutions, et, le dimanche, quand il était assuré de ne pas rencontrer des amis, il allait volontiers à la messe, écouter des orgues, respirer de l'encens et penser à des choses de jadis, très douces à son cœur. Sous les vêtements d'un citadin, Edmond était encore le paysan de Gascogne à la démarche balancée et au verbe chantant ; mais son menton carré comme celui d'un molosse indiquait la volonté d'arriver, de gagner de l'argent, d'être une puissance et de donner, à sa mère Cataline, de belles joies, d'inépuisables fiertés plus savoureuses encore, pour son cerveau de brave femme, que les fumets capiteux de tous les croupions d'Aquitaine ! Il y réussit. En revenant au pays, cinq ans après son départ, Edmond annonça qu'il avait en poche un diplôme de docteur. L'année suivante, il apprit à ses compatriotes qu'il avait triomphé au concours de l'internat. Et douze mois après, il montra des papiers troublants, signés par un ministre, en vertu desquels il était nommé médecin sanitaire à Suez !

« Vingt mille francs par an ! dit-il à sa mère. Vingt mille au moins, en comptant les appointements du gouvernement français et les honoraires de la clientèle locale ! Puis une position admirable pour travailler ; le typhus, la peste, le choléra sous la main !

— Seigneur Jésus ! s'exclamait Cataline en joignant ses doigts rudes, où des veines en relief mettaient des résilles bleues. »

Puis, songeant à la tristesse du prochain départ :

« O fillot, qu'il va me falloir de croupions pour me consoler, le jour où tu t'embarqueras pour un pays si lointain ! »

Et sur son visage raviné mais prospère, la douleur et le plaisir semblèrent se battre le long de ses rides bouleversées.



Le matin du 12 novembre, la maison de Cataline retentit de sanglots et s'embauma de parfums.

Edmond allait partir. Il devait prendre à Marseille, le surlendemain, un bateau français qui le déposerait à Suez. Et l'affliction de la bonne paysanne était plus grande que jamais.

Les croupions, aussi, étaient fameux. Il y en avait six qui jutaient, tour à tour, sur le gril ; leurs masses roses lançaient parfois des jets odorants sur les braises et cela faisait un tumulte joyeux qui couvrait par instant les pleurs de Cataline.

Depuis quelques jours, la veuve avait bien travaillé.

Pressentant que les peines de cette année seraient plus grosses que de coutume, elle s'était arrangée de façon à obtenir des croupions extraordinaires. Pendant trois semaines, elle avait gavé les oies de maïs bouilli ; les bêtes étaient devenues énormes ; elles avaient pesé vingt-quatre livres, l'une dans l'autre ; et Cataline les avait ouvertes vigoureusement, à grands coups de tranchet, comme pour se venger de tous les chagrins à venir.

Donc, ce matin-là, quand les croupions furent tournés, retournés, épicés, assaisonnés d'ail, parsemés de persil et de mie de pain ; quand leurs os activés par les braises montrèrent une riche couleur d'or sur le gril patriarcal, Cataline, les yeux rougis par les larmes et les pommettes pourprées par le feu, demanda dolement à Edmond : « Y sommes-nous, petit ?

— Mais oui, maman ! »

Ils s'attablèrent tous deux, en face des croupions odorants apportés par la servante, avec dévotion, dans un vieux plat à fleurs.

« Sers-toi, Edmond ! » dit la veuve attendrie.

Le docteur fit tomber un croupion quelconque dans son assiette, et déposa dans celle de sa mère un croupion étonnant, gras, savoureux, magnifique, à ravigoter un moribond.

Alors, Cataline sanglota.

« Tu vas donc partir, petiot ? » balbutia-t-elle. Et de sa main tremblante, elle porta le croupion à ses lèvres.

« Ils sont bons, hein ? murmura la paysanne dès la première bouchée.

— Exquis ! répondit Edmond, qui savait apprécier également ce mets national.

— C'est donc bien loin, ça, Suez ? recommença Cataline en s'attaquant à un os menu, tout à fait suave.

— Oh ! oui ! Le bateau mettra plusieurs jours !...

— Pauvre enfant ! Et il fait chaud là-bas, paraît-il ; on risque d'y attraper toutes sortes de maladies ; les gens y meurent comme des mouches ! »

Ses rides charriaient des larmes jusqu'à son assiette.

Et, apitoyé, Edmond déclara : « Maman, si vous continuez, vous allez gâter l'arôme du croupion !

— Tu m'écriras souvent, au moins ! continuait la paysanne. Et une telle douleur lui retourna les entrailles, qu'elle mordit les os avec désespoir.

— Tiens ! je ne peux plus ! dit-elle tout à coup, en posant la fourchette. C'est trop

cette fois-ci, vois-tu ! Ça me paralyse l'estomac ! »

Elle ne chercha plus à manger ; elle essuya ses lèvres, joignit ses mains sur la table et pleura doucement en fermant les yeux.

Alors, Edmond la trouva bien touchante, la pauvre mère aux pommettes ridées ; et lui-même fut remué jusque dans son cœur. Oh ! la bonne vieille qui ne se régala, d'ordinaire, que de pain de maïs et de fromage ! la bonne vieille un peu gourmande, comme tant de paysannes qui voient si rarement de fins morceaux dans leur assiette, il fallait que son chagrin fût bien grand pour qu'elle dédaignât, ce matin-là, le plus succulent et le plus apprécié des mets de son pays !

Et le docteur embrassa Cataline sur les deux joues.

« Maman ! lui disait-il d'une voix tendre, mangez. Vous savez que le croupion est perdu quand il prend froid !... »

La vieille sourit à ces propos, et toutes ses larmes brillèrent dans ses rides comme des gouttes d'eau sous le soleil.

Elle essaya donc de manger encore pour faire plaisir à son fils.

Et tout en mordillant dans le croupion délicieux, elle murmura des paroles plaintives :

« Pourquoi t'en vas-tu, enfant ? Ne pourrais-tu vivre au pays comme moi ? Oh ! si tu restais, si tu t'installais ici, comme je serais heureuse !... Oui, je sais ce que tu m'as dit, tu gagneras beaucoup d'argent là-bas ! Et tu seras riche à quarante ans ! Mais si le choléra t'emporte, petit ? Oh ! tu ne penses pas à cela, toi ! tu ne penses pas aux tourments de ta mère que tu vas laisser, toute seule, et que tu ne reverras peut-être plus ! Reste ! reste ici ! le choléra n'est jamais venu dans notre contrée ; tu vivrais en paix dans ta commune, au milieu de malades qui ne te payeraient pas très cher, mais qui t'aimeraient bien ! Oh ! ce serait si doux ! Je deviendrais une vieille si joyeuse ! Tiens, j'ai quelque argent encore, et je pourrais te faire bâtir une maison, là-haut, sur le Tuc, d'où la vue est si belle ! Et tu te marierais avec quelque riche héritière joliment tournée. Ah ! il n'en manque point, va ! des jeunes personnes qui seraient flattées de s'appeler Madame Lan-



glade! Et si ta femme me trouvait trop laide ou trop commune pour vivre à côté de toi, eh bien, je resterais ici dans la vieille maison, et ce serait bien bon tout de même! Et tu te contenterais de m'inviter de temps en temps, quand il n'y aurait personne chez toi, et j'irais manger un croupion d'oie en ta compagnie! Ah! celui-là, je ne le laisserais pas refroidir dans mon assiette, je te le jure, Edmond!... Veux-tu, petit? Veux-tu rester et rendre ta pauvre mère bien heureuse?... »

— Mais le docteur secouait la tête à ces questions dix fois répétées. Il répondait de sa voix ferme: « Ne me parlez plus de ça, maman! Il faut que je m'embarque après-demain. C'est irrévocable! »

— Mais tu retourneras souvent ici, n'est-ce pas? Tu reviendras me voir à chaque automne?

— Je l'espère, maman!

— Comment? Tu l'espères?... Aurais-tu l'intention de ne plus revenir?

— Le voyage sera peut-être bien coûteux pour que je le fasse tous les ans... »

A ces mots, Cataline pâlit.

« Ah! mon Dieu! s'écria-t-elle. Il veut m'abandonner pour toujours!... » Et ses mains se mirent à trembler sur la nappe.

La pendule sonna. Le moment du départ approchait. Le docteur prit son chapeau et marcha silencieusement vers sa mère. Mais celle-ci s'était levée. Elle semblait vaciller sur ses jambes. Les sanglots partaient, avec tumulte, de sa gorge oppressée.

« Que dois-je dire? que faut-il faire pour que tu restes? Il n'y a donc pas un moyen pour t'empêcher de partir, mon Edmond! Quoi? le bon Dieu va laisser s'accomplir cela?... »

Elle parla ainsi, en tordant ses bras maigres, puis brusquement, désespérée, elle retourna vers la table et se remit à manger du croupion avec furie...

Mais elle porta soudain les doigts à son cou.

« Ah! un os là!... j'étouffe! dit-elle avec difficulté. » Et son visage devint cramoisi.

Le docteur se précipita vers Cataline.

« Maman! » cria-t-il avec inquiétude.

Il posa son chapeau. Il prit la tête de sa mère dans ses mains.

« Il ne faut pas vous étrangler à présent! Ah! mais non! » dit-il en pâissant à son tour.

Mais la bonne femme respirait avec peine. Et sans cesse elle portait les doigts à son cou, comme si elle avait voulu s'arracher quelque chose de là.

« Et ma trousse qui est au fond de la grande malle! » s'écria le docteur.

Il ouvrit la grande malle. Il bouscula tout de ses mains impatientes. Il ne trouva pas la trousse. Il ouvrit une malle plus petite: la trousse n'y fut pas davantage. C'est dans la valise qu'il la découvrit, après dix minutes de recherches.

« Oh! toutes ces malles à refaire! se dit-il. Je n'aurai jamais le temps de prendre le train de Marseille! »

Il s'arrachait des cheveux.

Et en effet, il passa trois quarts d'heure à soigner Cataline. Et quand l'os néfaste fut enfin extirpé, Edmond se trouva bien heureux tout de même, et il ne pensa plus qu'à se réjouir.

« Oh! petit! disait sa mère un peu confuse; je t'ai fait manquer le train!

— Non seulement le train, mais encore le bateau. A présent je ne pourrai plus m'embarquer que dans cinq jours!

— Me pardonnes-tu?

— Oh! maman. » Et le docteur embrassa étroitement sa mère.

« Alors, demanda Cataline pensive, tu comptes partir dans cinq jours?

— Mais oui, si je ne veux pas me faire révoquer...

— Tu le serais donc?... Vraiment?... Tu es sûr qu'on ne voudrait plus de toi, là-bas?... »

— Dame!

— Ah! Seigneur! » balbutia Cataline.

Et elle joignit ses mains, tout à coup, et pria Dieu, à voix basse, comme elle avait coutume de faire, chaque fois qu'un projet important et compliqué se dressait dans son cerveau de campagnarde.



Oui, c'était cela, il fallait être malade! malade à mourir, pendant six jours, afin qu'Edmond restât auprès d'elle, fût révoqué par le gouvernement et se trouvât obligé de s'établir au pays!

« Il faut être malade! se dit Cataline à voix haute. Et je le serai. Mais comment s'y prendre? Quelle maladie choisir? En quel endroit aller l'attraper? »

Cataline médita toute la nuit.

Quand il fut jour, elle se coiffa d'un foulard neuf, chaussa des sabots vernis et se dirigea vers la commune voisine de Salignacq. Là, elle l'avait entendu dire, sévissait une épidémie de grippe. Et Cataline entra dans trois ou quatre maisons où il y avait des malades, s'assit, causa longtemps sous un prétexte quelconque et se retira, joyeuse, en se figurant que des airs maléfiques lui étaient entrés dans les moelles. Mais le lendemain, elle se portait mieux que jamais, et il fallut se résoudre à chercher autre chose.

Alors, elle se rappela que récemment, des gens du pays avaient été empoisonnés par des champignons, et elle erra par les prairies, puis ramassa au bord d'une mare, une oronge suspecte qui avait une mauvaise couleur. Elle fit cuire cela dans sa poêle, et en mangea deux ou trois bouchées, pas plus — il n'était pas urgent de mourir pour de bon, n'est-ce pas? — Mais Cataline Langlade n'avait pas de chance: le champignon lui fut inoffensif.

« Si je faisais, se dit-elle, comme notre ancien domestique Guilhemjouan? »

Ce Guilhemjouan était tombé, accidentellement, par une trappe de grenier à fourrage, et il s'était démis un bras.

Cataline se rendit au grenier avec son fils, et tout en causant de choses futiles, de la baisse des grains, de la cherté du bétail, de l'abondance des vins d'Espagne qui empêchait les marchands d'acheter les « piquepoults » du pays, elle essaya de tomber par la trappe funeste. Mais elle n'osait jamais glisser. Elle faisait quatre pas bien résolus puis reculait instinctivement. Néanmoins, elle prit tout son courage, courut devant elle, et en criant à tue-tête, elle se laissa tomber dans le vide, à la façon de Guilhemjouan.

Elle criait encore quand le docteur épouvanté la ramassa.

« Je suis morte! » clamait-elle en fermant les yeux.

Mais non! Elle put se relever, marcher et courir comme avant. Elle ne s'était fait aucun mal dans sa chute! Et en constatant cela, Cataline devint fort triste.

Pourtant, il fallait agir au plus tôt. Déjà Edmond songeait à repartir. Cette fois-ci, pour ne pas manquer le bateau, il projetait de se rendre à Marseille, vingt-quatre heures à l'avance. Et Cataline, découragée, s'alita, sans bien savoir de quoi elle souffrait. Elle



se contenta de pousser de longues plaintes et de refuser toute espèce de nourriture.

Son fils demeura près d'elle avec sollicitude.

« Qu'avez-vous donc, maman ? » lui demandait-il, après l'avoir en vain tâchée, retournée, auscultée.

Cataline montrait son côté droit et prononçait, en geignant, quelques paroles pénibles. Oui, c'était par là, des douleurs sourdes, des remuements affreux, des choses inexplicables et qu'elle n'avait jamais senties jusqu'alors. Certainement, elle s'était rompu quelque côte en tombant par cette trappe. Quoiqu'elle se tordit de faim, elle continua résolument à refuser tout ce qu'on lui offrait. A peine, la nuit, quand Edmond dormait dans la pièce voisine, se permettait-elle d'aller boire une gorgée de lait à la salle à manger.

Le docteur s' alarma. Il prescrivit des médicaments divers qui rendirent Cataline réellement malade. Après quelques jours de ce régime, la bonne vieille eut toutes les peines du monde à se tenir debout. Elle maigrissait d'une façon effrayante, ses yeux s'éteignaient sous les rides, et sa parole n'était plus qu'un murmure indistinct qui s'en allait, peu compréhensible, entre ses lèvres pâles.

Il y eut une consultation de docteurs et le cas parut grave. On prononça de gros noms médicaux, et Cataline fut bien contente de voir qu'on prenait sa maladie au sérieux. Oh ! les braves gens ! Peut-être disaient-ils juste d'ailleurs ! En s'obstinant à ne pas manger, Cataline avait perdu l'appétit, et à force de tâter ses côtes, elle avait fini par y éprouver de véritables douleurs. Elle ne savait plus trop où elle en était ; mais elle voyait les jours se succéder lentement aux jours, et, mon Dieu ! qu'elle fût malade ou en bonne santé, cela lui était à peu près égal, puisque son fils demeurait auprès d'elle !

Mais un matin, des odeurs troublantes flottèrent dans la chambre de Cataline. Elles venaient de la cuisine, où de légers soupirs et des crépitements discrets révélaient quelque grillade insolite sur une forte couche de braises.

Les narines de la veuve palpitèrent.

« Ah ! Seigneur ! » balbutia-t-elle en s'épanouissant toute. Et son visage pitoyable, où les rides avaient tant augmenté depuis une semaine, se tourna vers la porte de la cuisine, dans l'attente de quelque mystère inquiétant.

Deux minutes après, cette porte s'ouvrit pour livrer passage au docteur.

Oh ! le cher Edmond ! Il avait noué un tablier blanc à sa taille, et il portait, entre deux assiettes, on ne sait quoi de solennel, qui laissa dans la chambre un sillage de fumée odorante.

« Voulez-vous manger un peu de croupion, maman ? J'en ai acheté deux au métayer de Labourdette et je viens de les faire cuire moi-même. »

Cataline ferma les yeux.

« Oh ! le malin, pensa-t-elle. Est-il assez enjôleur ? Il se méfie et veut me tendre un piège. »

Mais Cataline se tint sur ses gardes. Elle fit semblant de ne rien voir, de ne rien sentir, de ne rien comprendre. Et, sous la couverture du lit, elle joignit éperdument les mains pour demander à Dieu la force de résister.

« Si j'en mange, tout est perdu ! » réfléchit-elle, en continuant à fermer les yeux avec énergie.

Mais il n'y avait pas que les yeux, il y avait la bouche, hélas ! la bouche qui s'ouvrait d'elle-même à l'approche divine du croupion d'or.

Et ce chenapan d'Edmond s'amusait à faire passer l'assiette sous le nez de Cataline pour l'exciter ; il présentait, avec sa fourchette, les morceaux les plus savoureux, pour lui troubler la raison. Et les yeux toujours clos, les lèvres désespérément serrées, la paysanne se rappela des histoires de saints qui avaient été exposés à tant de mémorables tentations dans le désert.

« Maman, dit le docteur de sa voix la plus engageante, je l'ai assaisonné à votre goût ; vous n'en voulez pas ? Regardez un peu comme il est doré, comme il est tendre, comme il sent bon !... »

Cataline ouvrit ses yeux affolés. Sous la couverture, ses mains tremblèrent comme si elle venait d'attraper la danse de Saint-Guy.

« Bonne Vierge, secourez-moi ! » dit-elle mentalement.

La paysanne considéra le croupion que son fils lui montrait et, d'une voix mourante, elle put balbutier :

« Ah ! oui ! C'est du bifteck que tu m'apportes ?... Merci ! Je n'ai pas faim ! »

Et elle tourna le dos.

Quelques secondes après, elle demanda, comme dans un délire, si on n'allait pas chasser toutes ces poules qui dévoraient le froment !...

Alors, Edmond eut froid au cœur. Il fit des réflexions terribles. Pour qu'elle ne reconnût plus l'odeur du croupion, la bonne Cataline, il fallait qu'elle fût gravement atteinte !

« Oh ! si elle allait mourir ! » balbutia-t-il, en posant l'assiette sur un guéridon. Et ses yeux se remplirent de larmes.

Oh ! la sainte mère qui, pour lui, avait dû vendre tant de poulets, de fromages et d'abricots !...

Les vieux souvenirs de l'enfance affluèrent dans son cerveau et le docteur, comme un simple paysan, se mit à sangloter devant le crucifix.

« Si vous la sauvez, mon Dieu, dit-il avec ferveur — et il parlait presque haut, tellement il était navré — si vous la sauvez, je promets de renoncer à tout et de rester auprès d'elle !... »

— Jure-le ! » dit la voix de Cataline.

Edmond se retourna. Appuyée sur un coude, sa mère le regardait de ses yeux bien brillants !

« Jure-le, petit ! Jure-le sur la mémoire de ton père, en levant le bras au ciel, comme ceci !... »

— Mais oui, je le jure ! dit Edmond en se précipitant vers la vieille. Oh ! maman !... Vous vous êtes probablement moquée de moi, mais ça m'est égal ! »

Et il mit des baisers sur toutes les rides de sa mère, où de grosses larmes ruisselaient.

« Va chercher le croupion ! » conclut Cataline en s'asseyant sur le lit. Et ils se le partagèrent avec enthousiasme.

Ils en ont mangé bien d'autres, depuis lors, dans la belle maison neuve que Cataline fit construire sur le Tuc pour le docteur Langlade !

Mais aucun ne leur a paru aussi délicieux.

(Illustrations de Laurent-Desrousseaux.)

JEAN RAMEAU.







## Journal d'un Rastaquouère

*Histoire d'une Clef enrichie de Brillants,  
d'une Perle de chemise et d'un Costume tout rouge écarlate.*

PAR GASTON JOLLIVET

**L**E 15 mars 1892. — Sur le vapeur qui me débarquera demain à Saint-Nazaire. — Quitté depuis trois semaines Papaguito, ma patrie! Demain Saint-Nazaire!... Après-demain Paris!... A Saint-Nazaire quarante ou cinquante télégrammes m'attendent dont trente au moins de Carmencita ma fiancée. Nous faisons grandement les choses à Papaguito.

Et maintenant à nous deux Paris! Comme j'ai lu dans un roman d'el senor Honoré de Balzac.

15 mars au soir. — Pour commencer je me fais marquis à dater

d'aujourd'hui... marquis dellas Pampas. Ça sonnera bien le long d'une rue, un soir de bal, dans la bouche d'un groom (que j'habillerai en vert pomme teinté banane) appelant mon coupé qui sera blanc crème avec filets d'or.

... Fait le compte de l'argent emporté pour mes six mois de séjour à Paris! Cent mille piastres! soit, au cours du jour, plus de deux cent mille francs. Avec cela et mon sens intuitif de tout ce qui est chic quelque chose me dit que j'étonnerai le prince de Sagan.

22 mai. — Deux mois de séjour déjà... Et pas une seconde perdue dans ces deux mois... Je suis connu à la Potinière. On m'appelle le monsieur à la clef enrichie de brillants... Eh bien oui j'ai une clef enrichie de brillants... Mais récapitulons d'abord les circonstances qui m'ont amené à en faire l'acquisition.

... Cela remonte au dîner que j'ai fait au restaurant Voisin il y a un mois avec deux Bessarabiens de distinction, Kokivitch et Dalcara-razaz dont j'avais fait la connaissance aux Folies-Bergère. Une seule femme invitée à cette fête, amenée en tout bien tout honneur par ces deux messieurs. Kokivitch m'a présenté très correctement: « Le marquis dellas Pampas... M<sup>lle</sup> Irène de Sainte-Affrique, artiste au théâtre des *Déshancements anacréontiques*... On m'a mis à côté d'elle... Très comme il faut mademoiselle Irène: Elle a beaucoup de ce que les Parisiens appellent « de la branche. » Je lui ai même dit qu'elle en avait tout un arbre, cela l'a fait sourire.

Très gaie aussi. Cependant elle n'a vraiment rompu la glace qu'après le dîner, dans la familiarité d'un entretien que ne gênaient plus ni Kokivitch ni Dalcara-razaz — ils m'avaient laissé discrètement seul avec elle au moment où le garçon apportait l'addition.

« Vos yeux me plaisent infiniment, m'a-t-elle dit en me regardant bien en face. Ils ont l'air de deux perles noires et j'aime beaucoup les perles noires. »

Moi qui ai déjà la pratique du pavé parisien, je me suis levé et regardant à mon tour fixement Irène:

« Belle dame, lui ai-je dit d'une voix qui fit trembler les vitres du cabinet, je ne puis pas vous donner mes yeux puisqu'ils me servent à vous regarder mais vous aurez tout de même deux perles noires puisque vous les aimez. »

Et comme elle se défendait, confuse: « Mon bijoutier, insistai-je doucement, ira vous les porter demain.

— A mon théâtre?

— Chez vous, si vous le voulez bien. »

Ce « chez vous » était hardi adressé à une femme que je voyais pour la première fois, mais ma témérité ne déplut pas. Cinq minutes après, j'étais autorisé à envoyer mon cadeau au domicile d'Irène. Un autre qu'un dellas Pampas y aurait mis six mois.

... Malheureusement ce triomphe n'a pas eu jusqu'à présent de lendemain. Mes deux perles noires ont franchi sans moi le seuil d'Irène. J'ai seulement obtenu la permission de louer tous les soirs une avant-scène aux *Déshancements anacréontiques* où elle joue actuellement... J'espérais que cela me vaudrait pas surcroît le droit d'entrer dans sa loge d'actrice pendant qu'elle n'est par en scène. Cette faveur m'eût été d'autant plus agréable que j'aurais eu beaucoup de temps à causer avec elle attendu que tout son rôle tient dans cette phrase: « Oh, maman! » prononcé d'une façon ironique, à la gamin de Paris; mais Irène s'est montrée inflexible. Ma présence ferait mauvais effet: « Le directeur n'aime pas cela, m'a-t-elle dit, il serait capable de me retirer mon rôle. »

J'ai dû me rendre à ces raisons. D'autant plus qu'elle m'a accordé à la trentième de sa pièce une compensation bien flatteuse. A peine en scène elle m'a montré du doigt à une voisine et lui a dit très haut en me désignant des yeux: « Voilà mon béguin. » Or « béguin » dans l'argot parisien veut dire « l'homme que j'aime ». J'ai pâli de joie dans mon avant-scène car en voyant les regards de l'orchestre tournés curieusement vers moi j'ai compris que je n'avais pas été seul à entendre ce qui s'adressait à moi seul.

C'était mon vrai soir de chance. La mère d'Irène, M<sup>me</sup> de Sainte-Affrique, me guettait à la sortie du théâtre: « Irène, m'a-t-



elle dit, a été condamnée à 500 francs d'amende pour la cascade qu'elle vient de se permettre. Allez la consoler dans sa loge.

J'aurais embrassé M<sup>me</sup> de Sainte-Affrique pour cette bonne parole... Je bondis, je vole... toc toc? C'est un monsieur qui m'ouvre la porte de la loge, un monsieur tout rasé. Irène sans se troubler nous présente: « Le marquis dellas Pampas... Michard, mon camarade. » Je reconnais Michard pour l'acteur qui jouait tout à l'heure dans la pièce le troisième vélocipède à gauche... Très commun ce Michard et d'un accapareur! Il me laisse à peine glisser aux mains d'Irène un portefeuille contenant quatre fois le

montant de son amende et tout de suite il reprend avec elle une conversation interrompue par mon arrivée.

Force m'a été de regarder la loge d'Irène pour m'occuper. Aux murs beaucoup de photographies d'hommes. Irène me dit que ce sont les portraits de tous les auteurs dont elle a joué les pièces.

La conversation avec Michard continuant j'allais me lever, un peu piqué, pour prendre congé, quand M<sup>me</sup> de Sainte-Affrique rentre. Une maîtresse femme que cette mère-là! En une seconde elle a deviné mon ennui. Elle se penche vers Irène et tout en lui jasant deux mots à l'oreille elle en murmure aussi deux à Michard :



« Allons, ouste! » Michard obéit, serre la main d'Irène, me salue profondément et sort suivi de M<sup>me</sup> de Sainte-Affrique qui me lance en partant un sourire plein d'encouragement.

Resté seul avec Irène je n'y ai pas été par quatre chemins. J'ai tiré de ma poche une clef en or enrichie de brillants et comme elle mettait hâtivement la main dessus: « Attendez, lui dis-je, pas celle-là, c'est ma clef d'appartement. Je vous en destine une analogue, le double comme poids. »

Un sourire d'acquiescement accueillit mes paroles.

... Hier je suis allé rue Ballu faire prendre l'empreinte de la serrure. Deux jours après j'avais la clef et je l'essayais... Ça ne marchait pas à cause de la serrure, trop étroite. D'autres à ma place auraient changé la serrure, moi j'ai changé l'hôtel. Irène habitera demain une demeure superbe, rue de Longchamps, avec jardin. Nous pendons la crémaillère après-demain. Ma clef a ouvert le cœur de la bien-aimée.

23, 24, 25 mai. — Rien à noter dans mon journal. Comme les grandes douleurs, les grandes joies sont muettes.

27 mai. — J'ai quelque chose à écrire aujourd'hui. Ah oui, par exemple et du joli! Oh les actrices parisiennes!!!!

... C'était hier. Je n'avais jusque-là rien remarqué de suspect dans les allures d'Irène. Tout ce qu'elle me disait des autres hommes me rassurait. Un jour où je prononçais le nom de Michard elle a rougi d'indignation et s'est écriée: « Pour une actrice qui se respecte, un acteur n'est pas un homme. »

J'étais donc hier à onze heures du soir pleinement confiant. En choisissant cette heure-là pour aller chez elle au lieu de minuit qu'elle m'avait téléphoné, j'étais à cent lieues de vouloir la surveiller. Mais il avait fait ce jour-là une chaleur accablante. Après dîner j'étais allé faire un tour au bois en victoria. Un orage effroyable m'avait surpris: « Le bois est tout près de la rue de Longchamps, me dis-je, Irène ne joue pas en ce moment. Si elle m'a téléphoné « minuit », c'est parce que sa mère, retirée maintenant à la campagne, vient la voir ce soir entre deux trains. Cette mère est mon amie, mon alliée. Elle sera enchantée de me voir. » Conclusion: J'ai donné à mon cocher l'adresse de l'hôtel d'Irène.

Nous voici arrivés. La tempête continue... Je descends pour sonner. Au moment où j'ai la main sur le timbre un éclair déchire le ciel, illumine le jardin attenant à l'hôtel et je reconnais distinctement Irène et sa mère sous leurs parapluies. Elles reconduisent un monsieur dont je n'ai pas pu distinguer les traits. Je n'ai que le temps de me rejeter dans l'ombre et de m'aplatir sur la porte... Les pas se rapprochent... J'entends un bruit de conversations.

« Il me semble, dit une voix d'homme — je la reconnais, c'est celle de Michard — avoir vu quelqu'un à l'instant derrière la grille à la lueur de cet éclair.

— Calme-toi, répond Irène, il ne viendra qu'à minuit.

— C'est qu'il n'a pas l'air tous les jours commode, ce mangeur de singes, reprend la mère.

— Oh! conclut Michard, je saurai bien le faire remonter sur son cocotier si...

Il n'acheva pas. J'avais laissé ce misérable ouvrir la porte de façon à ce qu'il se trouvât bien en face de moi... Il recule effrayé. Je bondis indigné. Il crie à l'assassin, me tourne précipitamment le dos et court se réfugier au rez-de-chaussée de l'hôtel... Je l'y poursuis en le bourrant de coups de parapluie. Il pare de son mieux avec le sien quand tout à coup un cri retentit: « Oh, maman! »

Ce « oh, maman! » n'était plus dit en blague comme dans la pièce... C'était Irène qui tombait en faiblesse sur un canapé.

Je me retourne. Michard avec une certaine dignité me dit:

« Elle se trouve mal. Suspendons les hostilités! »

Et le voilà qui se penche sur Irène. Je fais comme lui par humanité. L'indigne mère de la jeune femme bassine les tempes de sa fille avec du vinaigre. Moi je me prépare à taper dans les mains de la perfide quand tout à coup la mère s'écrie: « Une clef! une clef dans le dos. Il n'y a que ça qui la remettra. »

Je cherche ma clef dans ma poche mais Michard m'avait devancé. Damnation! Quelle est la clef qu'il tire de sa poche? Celle que j'avais donnée à Irène, ce joyau enrichi de brillants.

C'en était trop. J'ai pris la fuite. Dorénavant si je donne jamais une clef à une femme, elle ne sera même pas nickelée.

1<sup>er</sup> juin. — Et puis d'ailleurs adieu la haute bicherie! « Fini nous deux! » comme on dit à Paris. Je suis allé hier soir au Théâtre-Français où l'on jouait le *Demi-Monde*. Ce qui m'a frappé dans cette pièce c'est ce que l'auteur dit de cette société spéciale qu'il a précisément appelée *Demi-Monde*. Il paraît que ce sont des femmes auxquelles on n'est pas obligé de donner des hôtels et des clefs enrichies de diamants. La brochure que j'ai achetée pendant un entr'acte et que je viens de parcourir avidement est très claire là-dessus: « Le demi-monde représente non la cohue des courtisanes mais celle des déclassées. »

Ainsi pour réussir dans cette société de femmes légères mais non vénales, c'est moins l'argent qu'il faut que la beauté, le charme et l'esprit... Comment ai-je pu m'attarder chez les cocottes?

Mais de quelle façon devrai-je aborder le demi-monde?

Existe-t-il même encore une société de ce genre-là depuis plus de trente ans que la pièce de ce nom a été représentée?

3 juin. — Kokivitch m'a rassuré sur ce point. Il connaît un salon absolument taillé sur le patron de celui de la baronne d'Ange. Deux veuves, deux sœurs, la comtesse de Lécailé et la baronne de



Toupermy en font les honneurs à tous les gens comme il faut présentés par des personnes ayant de bonnes références. Ces deux dames ont eu chacune ce que l'on appelle une aventure retentissante qui les a exclues de la société, ce dont elles se consolent aisément car elles mènent une vie à leur guise, théâtre, diners et soupers et une fois par semaine on joue le baccara chez elles. Elles ont été riches, me dit Kokivitch, mais leur fortune ayant été placée pour la plus grande partie en Panama, elles vivent aujourd'hui dignement avec des bribes d'opulence. Leurs amis ne leur viennent pas en aide. Elles ne le souffriraient pas... Regardez, voici justement une lettre de l'ainée, la baronne de Toupermy. Voyez la devise en tête du papier : « Contentement passe richesse. »

— Mais, tenez, reprit Kokivitch frappé d'une idée subite. Cette lettre me demande justement si je pense amener des amis pour le baccara ce soir. Or en ce moment il y a très peu de monde à Paris, ces dames tiennent beaucoup à leur petite partie. Plus on est de fous autour d'un tapis vert, plus on rit. Venez avec moi ce soir et je vous réponds que vous serez accueilli à bras ouverts.

— Comment ? aussi facilement que cela ; sans avoir été présenté, sans avoir porté de carte ?

— C'est justement ce qui distingue le demi-monde du monde, mon cher ami. Où serait l'avantage du premier s'il ne vous débarrassait pas de mille et une servitudes mondaines ?

— D'accord mais on m'a dit que le demi-monde offrait un autre avantage plus... comment dirai-je plus substantiel ? Puis-je espérer que l'amabilité de ces dames ?...

— Ah ! Ah ! Je vous vois venir... Allons, ayez confiance, mais... si vous avez quelque amitié pour moi, faites plutôt la cour à la comtesse parce que la baronne veut bien m'honorer... »

Et Kokivitch eut un sourire.

J'ai promis d'être réservé auprès de la baronne.

4 juin. — Hier à dix heures du soir je faisais mon entrée dans le salon des deux patriciennes. J'étais divinement mis. Mon habit de couleur, l'habit mastic, largement ouvert laissait voir deux blancheurs éblouissantes, mon gilet et ma chemise fermés par un unique bouton, une perle grosse comme un œuf de vanneau, la plus belle perle isolée qu'on ait vue depuis six mois à Paris. Kokivitch était venu me la proposer hier et je n'avais pas résisté à la tentation. C'était une occasion... Le roi de Bessarabie la vendait par l'entremise de Kokivitch pour faire un peu la fête.

Les deux dames m'ont accueilli avec une grande distinction. J'ai vu tout de suite que j'avais affaire à des femmes déchues de la plus haute société. Autour de moi dans le salon un grand confort, beaucoup de tableaux sur les murs...

« Il y a ici un million de Corot, me dit négligemment Kokivitch en me montrant trois toiles bien en lumière. »

— Pourquoi sont-elles signées Trouillebert ?

— Trouillebert était le pseudonyme de Corot dans sa jeunesse. »

Je n'avais guère du reste le désir de répliquer, absorbé que j'étais par la contemplation de la baronne de Toupermy que Kokivitch entend réserver pour lui seul.

Et tout de suite en la voyant de près une idée mauvaise, mais délicate, me vint à l'esprit, celle de manquer à la promesse donnée à mon ami Bessarabien.

Mon excuse c'est que la baronne me lance à la dérobée des regards à brûler le pôle nord. Et je suis un fils des tropiques moi !

Assez convenables les invités. En tout cinq ou six pas mal mis, moins bien que moi, mais pas mal mis. De plus très polis : « Monsieur le Marquis veut-il couper cette banque ?... Offrirai-je un cigare à Monsieur le Marquis ?... Monsieur le Marquis a décidé d'être une fière déveine. »

Cette dernière remarque était d'une parfaite justesse. A onze heures du soir, j'avais perdu dix mille francs que j'avais sur moi, et j'étais obligé de jouer sur parole, mais je n'y prenais pas garde.

La baronne placée à ma gauche et qui gagnait me pressait imperceptiblement le pied. C'était adorable. Et tout de suite je compris la différence qui existe entre le demi-monde et la haute bicherie. Irène m'aurait tourné le dos dès mes dix mille francs perdus.

A onze heures et demie, je défilais vingt mille francs sur parole

contre un petit vieux vénérable à lunettes et les pressions tendres de la baronne redoublaient... Sans doute ces pertes répétées commençaient à m'ennuyer, mais l'idée d'être aimé d'une baronne me troublait tellement que je ne faisais pas grande attention à mes cartes encore moins à celles que se donnait le petit vieux à lunettes et qui neuf fois sur dix constituaient de magnifiques tirages. Quant à Kokivitch, il s'était associé avec le petit vieux et par conséquent il me gagnait aussi mon argent. Cela me consolait un peu de le tromper.

... Hypnotisé par les pressions de pied de la baronne, je ne m'aperçus pas que tout d'un coup les joueurs se levaient en sursaut à la fois tout d'une pièce. « Tonnerre ! » s'était écrié le petit vieux en lunettes. « Carajo ! » avait ponctué Kokivitch. Il me sembla à ce moment que le petit vieux avait la voix bien jeune pour son âge. Au milieu de l'effarement général la porte du salon s'ouvrit. Je vis d'abord se profiler un ventre, avec une écharpe, puis une large figure à moustache et enfin une voix sortant de cette moustache prononça : « Au nom de la loi ! »

Et le ventre, se tournant vers un monsieur qui suivait, ajoute : « Monsieur l'officier de paix, saisissez les enjeux et les cartes ! »

Trop tard ! les enjeux et les cartes avaient disparu. Le commissaire courroucé jette un regard circulaire sur l'assistance. Très clairsemée, l'assistance. Le premier éclipsé c'était le petit vieux à lunettes. Le commissaire se tourna en fronçant les sourcils vers la baronne ma voisine : « Fille Bidanchard, dit-il sévèrement, vous avez dû aider à l'évasion de ces

deux filous ; Kokivitch dont le vrai nom est Cognard et Desuche dit Landrillon. »

— Le petit vieux à lunettes ! interrompt la comtesse de Lécéalé. — Un petit vieux de vingt-cinq ans ! Ne faites pas la bête, fille Merluchet ; c'est dans votre cabinet de toilette que Desuche a l'habitude de se maquiller en vieux à lunettes... Mais, soyez calmes, baronne et comtesse, je vous retrouverai comme il y a six ans, la fois où je vous ai fait flanquer deux ans de Poissy. »

A Poissy ma baronne ! et elle s'appelle Bidanchard ! J'étais confondu, atterré, écrasé de honte.

« Monsieur le Commissaire, murmurai-je en prenant mon chapeau, je vois que je suis ici dans une caverne de voleurs. Je m'en vais. »

Mais le commissaire après avoir jeté les yeux sur mon bouton de chemise : « Minute, dit-il froidement, un homme avec une si belle perle pourrait bien être un filou qui tient à jeter de la poudre aux yeux. Vos papiers ! »

Comprenez-vous ça, moi un dellas Pampas soupçonné ! Cependant je me contiens encore. On m'avait dit qu'il ne faut pas badiner avec la justice en France.

Alors Kokivitch qui s'était glissé près de moi me murmure très bas : « Dites-lui que votre perle est fausse. »

Je comprends l'intention de Kokivitch. Il faut donner le change pour dissiper les soupçons.

« Voyons, Monsieur le Commissaire, dis-je en souriant. Regardez donc ma perle de près... C'est du Bourguignon. »

Raison de plus, si elle est fausse, pour que je me méfie de vous. Vous voulez faire croire à une fortune que vous n'avez pas. Nous connaissons ça. Allons, je le répète, vos papiers ! »

C'en était trop cette fois ! la colère m'aveugle. Je saisis un des râtaux du baccara et je me rue sur le commissaire. L'officier de paix qui guettait mon mouvement me prévient et se jette sur moi... Dans la bagarre, une lampe se brise et s'éteint, puis deux, puis





trois. Obscurité complète... Je reçois sur la figure un fort coup de poing qui m'étourdit. Quand je reviens à moi je me trouve dans un poste de police du quartier avec un œil poché.

C'est seulement aujourd'hui à midi, après avoir passé une nuit horrible, qu'on m'a relâché sur les instances de ma légation.

A peine rentré chez moi, lavé, surlavé, étrillé, j'envoie chercher Kokivitch. C'est lui qui m'a acheté la perle maudite, il faut qu'il s'occupe de la revendre. Je n'en veux plus.

Pas de Kokivitch... Il a quitté Paris. On ne dit pas quand il reviendra. Que le diable l'emporte ! Je saute chez un bijoutier.

« Combien me donnez-vous de cette perle ? »

Le bijoutier la regarde, la retourne et, après un court examen :

« Monsieur veut rire. Cette perle n'est pas mal imitée, mais on ne nous trompe pas nous autres. C'est du Bourguignon. »

— Vous êtes fou.

— Allez chez un confrère, n'importe lequel, et vous verrez. »

... Je reviens de chez deux autres bijoutiers. Plus possible de douter maintenant ! Ce Kokivitch de malheur ne mentait pas le coquin, en me conseillant de dire que la perle était fausse. Ah ! le filou ! Si je pouvais mettre la main dessus.

6 juin. — Enquête faite, j'apprends que Coquard, dit Kokivitch, voyage en Italie avec la fille Bidanchard, dite baronne de Toupermy, sous le nom de marquis et marquise dellas Pampas...

Ah le demi-monde quand on m'y repincera !

1<sup>er</sup> août. — Le monde, le vrai monde, un monde qui ne soit pas en « Bourguignon » lui, comme mon diamant de chemise, il n'y a que ça. A partir d'aujourd'hui, je veux être un jeune homme « select » comme on dit dans les journaux mondains.

Mais comment m'introduire dans le vrai monde ? Je ne puis le faire que par l'intermédiaire des Parisiens de mon âge. Or le difficile, c'est que je ne connais pas de jeunes Parisiens.

Comment les connaîtrais-je ? Ici l'on fait des relations par le cercle. Or je n'ose pas me présenter dans un cercle. On y a raconté l'histoire de ma clef en or, de mon bouton de chemise. J'y suis catégorisé « rasta. » Si je me présente on me blackboulera. Serai-je même seulement sûr de trouver deux parrains ?

3 août. — J'ai trouvé. Pendant la première journée des courses de Deauville au pesage, j'avais à côté de moi Valréas, un petit boulot pas très distingué, mais bon garçon, jovial. C'est lui qui m'a adressé le premier la parole, après la seconde course, au moment où je perdais mille livres sur le favori. Furieux, je venais de jurer en espagnol. Valréas, se tournant vers moi, me dit :

« Monsieur est Anglais, sans doute. » Ce qui fit rire tout le monde à côté de moi. Je pris mon parti de rire aussi. Et alors

Valréas, me tapant doucement sur l'épaule me dit : « Vous êtes un bon garçon, William, allons prendre un drink au buffet. »

— All right ! répondis-je. Et je le suivis. »

Le soir, sur les planches de Trouville, Valréas, gris comme un Polonais, me présentait à sa bande en me tutoyant. Le lendemain, dégrisé mais toujours bon garçon, il m'introduisait sur les mêmes planches auprès de toute une société de dames et plus particulièrement auprès de sa sœur, Madame Isterrèche, une veuve un peu mûre, sentimentale, mais très comme il faut.

Mais d'abord il faut bien me poser auprès des femmes du monde. Et c'est pour cela que je fais la cour à M<sup>me</sup> Isterrèche. Oh ! une cour discrète, très discrète. Ça se passe, de ma part, en compliments sur la beauté de ses cheveux, d'ailleurs fort épais. Elle, de son côté, me laisse entendre que je réalise, à ses yeux, l'idéal de la haute gomme. Tout va bien. Pourvu que ça dure !

Ça durera. Tout à l'heure, après déjeuner, nous allons, toute la bande, en mail-coach à Villers et j'ai un peu soigné ma toilette, je ne vous dis que cela. Tout en rouge afin d'avoir le costume assorti à la cravate rouge qui est toujours la grande élégance de cet été ; gilet rouge, veste rouge et, ce qui « n'est pas ordinaire », comme disent les Parisiens, des rubis aux doigts. Rien n'est plus chic que d'avoir aux mains des pierres assorties à la couleur d'un costume. Ce que Valréas me trouve étourdissant !

« William, me dit-il, tu es né prince de Galles. »

Et Madame Isterrèche, donc ! Pendant le voyage, du haut du mail, elle me sourit à plusieurs reprises. Les branches d'arbre ayant un peu déchiré le voile rouge de mon chapeau écarlate, elle me dit un très gentil : « C'est dommage », et enfin, à la descente du mail, quand toute la bande se disperse chacun de son côté dans la direction d'un lawn-tennis signalé, elle reste avec moi à l'écart, dans un sentier couvert bordant un herbage.

Nous allons ainsi causant, causant, et la causerie tourne tout doucement au sentiment, elle me demandant si les fiancées de Papaguito sont oubliées, moi lui adressant mes félicitations habituelles sur l'épaisseur de ses cheveux, quand tout à coup de l'herbage voisin, un taureau bondit furieux. Je comprends tout. Il en veut à mon costume rouge. La bête laboure rageusement le sol avec ses pieds, puis s'élance, fonce sur nous, détache un coup de corne, un seul, et disparaît dans une course folle. Sans même prendre le soin de me tâter, je regarde ma compagne. Muette, effarée, elle tient les deux mains sur le sommet de sa tête. Pourquoi ? Je lui parle. Elle ne me regarde même pas, mais son visage exprime un dépit très accusé. Qu'est-ce que cela veut dire ?

Voici l'explication. Une petite fille accourt vers moi en me tendant quelque chose :

« C'est-y à vous, ça ? C'était après les cornes du taureau. »



Ça, c'était les boucles folles que j'avais tant aimées. L'épaisse chevelure de M<sup>me</sup> Isterrèche n'était qu'un amas de faux frisons.

Je donne un louis à la petite fille en mettant un doigt sur mes lèvres pour lui recommander la discrétion, mais cela ne désarme pas la sœur de mon ami Valréas. Rageusement elle dit entre ses dents : « C'est bien fait pour moi... Voilà ce que c'est que de se promener avec des gens qui se mettent comme des marchands de crayons. » Et elle disparaît dans un chemin creux.

J'en ai assez des mondes parisiens, du quart, du demi et de l'entier. En route pour Papaguito ma patrie !

Le journal de dellas Pampas se termine ainsi :

Papaguito, 31 octobre 1892. — Hier, ma fiancée Carmencita, devenue M<sup>me</sup> dellas Pampas, tout court, sans marquisat, m'a amené ses deux frères qui partent pour Paris et qui viennent recourir à mon expérience. Devant ma femme, je n'ai pas pu leur dire tout ce que j'avais sur le cœur, mais tout à l'heure, sur le bateau, je compte leur donner un conseil, un seul, qui se résume en un mot :

« Tâchez de n'être pas voyants ! »

Pour copie conforme :

(Illustrations de Bac).

GASTON JOLLIVET